

LE DERNIER MARQUIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. HIPPOLYTE ROMAND,

AUTEUR DU **BOURGEOIS DE GAND**,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 6 août 1842.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARQUIS DE LORGES (50 ans).....	MM. FIRMIN.
LE COMTE DE KERENGAL (45 ans)*.....	MARIUS.
LA MARQUISE DE LORGES.....	M ^{mes} GUYON.
LOUISE, fille de la marquise.....	DENAIN.
MADELEINE BRÉHAN, dame bretonne (35 ans environ).....	MANTE.
L'ABBÉ LEGUEN **, frère de Madeleine (50 ans).....	MM. GEFFROY.
ROBERT BRÉHAN, neveu de l'abbé.....	BRINDEAU.
MARGUERITE, jeune paysanne bretonne.....	M ^{lle} BROHAN.
DANIEL, garçon de ferme, fiancé de Marguerite.....	MM. LABA.
DOMINIQUE, laquais du marquis.....	RICHÉ.

L'action se passe en 1789, le premier acte en Bretagne et les autres à Paris.

ACTE PREMIER.

UNE FERME BRETONNE, EN 1789.

Petite pièce modeste et décente; ornemens en coquillages, œufs et nids d'oiseaux; quelques rayons de bibliothèque, à gauche; une table auprès. Plusieurs chaises de paille, une valise de voyage dans un angle; deux croisées et deux portes latérales, et une porte au fond.

SCÈNE I.

ROBERT, MARGUERITE.

(Quand la toile se lève, Robert est seul, assis auprès de la table, les coudes appuyés et lisant. Arrive Marguerite, un bouquet de paquerettes à la ceinture; un instant, elle s'arrête indécise sur le seuil de la porte du fond; puis entre, en faisant un peu bruit comme pour attirer l'attention de Robert. Enfin, après un geste d'impatience, elle s'avance en scène.)

MARGUERITE.

Au travail, déjà! monsieur Robert.

ROBERT.

Ah! c'est toi, ma bonne Marguerite.

* On prononce Kerengal.

** On prononce Leguenns.

MARGUERITE.

Et quel travail! toujours la plume à la main, ou les yeux dans un livre, quand Dieu rend le printemps à nos campagnes, quand il ferait si bon vivre et courir sur le rivage. Il y a deux ans à peine, vous étiez encore un véritable enfant de la Bretagne, ne vous plaisant que dans la bruyère et sur la falaise. Comme vous êtes changé depuis votre voyage à Rennes! plus grave que votre oncle le curé dans son église, plus fier que notre seigneur le comte dans son château... je ne sais plus comment vous appeler maintenant.

ROBERT, se levant.

Nomme-moi toujours ton frère. Ta mère a été pour moi plus qu'une nourrice. Je suis né orphe-

lin, peu de mois après la mort de mon père, et en ôtant la vie à celle qui me donnait le jour. Ma tante Madeleine, mon oncle l'abbé et toi, voilà toute ma famille. Si changé que je te paraisse, mon cœur est toujours le même... pour vous.

MARGUERITE.

Ce qui n'empêche pas que vous n'avez hâte de nous quitter, et que votre valise de voyage ne soit toujours là, comme si vous étiez prêt à partir.

ROBERT, près de la fenêtre.

[La belle matinée de printemps!... déjà les ruches au soleil! Est-ce toi qui les as ainsi couvertes de drap noir? pourquoi cela?]

MARGUERITE.

En signe de tristesse, à cause de votre absence, selon la coutume du pays; les abeilles sont de la famille et doivent porter le deuil du maître.]*

ROBERT.

Huit heures! la poste doit être arrivée. Sais-tu si Daniel est allé chercher mes lettres?

MARGUERITE.

Je ne crois pas.

ROBERT.

Il m'oublie votre fiancé, mademoiselle.

MARGUERITE.

Je lui a pourtant dit que le moyen de me plaire, c'est de vous être agréable.

ROBERT.

Cours le lui rappeler, pendant que je vais embrasser ma tante. A propos, mademoiselle, le comte de Kerengal est de retour... c'est un seigneur d'une galanterie... prenez garde... Est-ce pour qu'il te le ravisse que tu as mis à ta ceinture ce joli bouquet de paquerettes? Bonne et charmante fille!... ah! si celle que j'aime était comme toi une simple Marguerite des champs! Va, je prierai ma tante de te marier avec Daniel. (A part, en sortant par la gauche.) On s'oublie en faisant des heureux.

SCÈNE II.

MARGUERITE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, entrant par la droite et voyant sortir Robert. Marguerite, où va Robert?

MARGUERITE.

Souhaiter le bonjour à sa tante.

L'ABBÉ.

Qu'a-t-il fait ce matin?

MARGUERITE.

Il a fait d'abord sa valise, puis il s'est mis à écrire.

L'ABBÉ.

Déjà! (Il passe à gauche, s'approche de la table et

* Les passages ainsi compris entre crochets ont été retranchés à la représentation.

lit la suscription d'une lettre. « Au marquis de Lorges. » Encore! malgré sa haine contre la noblesse, il est bien entiché de ce grand seigneur. Il l'admire, il l'aime: serait-ce donc un homme aussi honorable, aussi supérieur qu'il le prétend?

MARGUERITE.

Voici votre neveu qui revient.

L'ABBÉ.

C'est bien! laissez-nous.

SCÈNE III.

ROBERT, L'ABBÉ.

ROBERT, à part, sans voir l'abbé.

Ma tante est en prières; je lui parlerai plus tard. — Bonjour, mon oncle.

L'ABBÉ.

Eh bien! monsieur le politique, est-on toujours aussi déraisonnable?

ROBERT.

Ni plus ni moins qu'hier, ne vous en déplaît.

L'ABBÉ.

J'avais cru que la nuit vous porterait conseil, et que vous vous réveilleriez ce matin un peu moins confiant dans vos idées et dans vos espérances.

ROBERT.

Mes espérances et mes idées! mais ce sont celles des deux tiers de la France, au moins. Un mois encore, et les états-généraux vous le prouveront. A la place de mon oncle, j'aurais l'honneur d'em faire partie.

L'ABBÉ.

Ainsi donc, vous vous imaginez follement que la royauté va abdiquer ses prérogatives, que les prélats et les nobles vont sacrifier leurs biens et leurs privilèges, sans résistance, sans combat, pour l'amour de la philosophie! D'un mot, vous prétendez changer l'avarice en bienfaisance, l'égoïsme en dévouement, et l'orgueil en humilité! Enfants! qui raisonnez avec vos passions, et ne tenez nul compte des passions des autres!

ROBERT.

Encore une fois, monsieur, je ne raisonne pas, je n'imagine rien. Avec vingt millions de Français, je souffre, je connais mon mal, et je cherche à guérir... Qu'il y ait des intérêts rebelles et des passions incorrigibles, je m'en doute bien. Je n'ignore pas non plus qu'il y a des préjugés qui se nomment raison, et des lâchetés qui s'appellent prudence. Libre à elles de croupir dans l'ignorance et l'oppression, pourvu que...

L'ABBÉ.

Assez! est-ce une insulte à mon adresse? Robert, Robert! tu ne me connais pas et tu me calomnies. Parce que je parais résigné, tu me crois esclave; parce que je cache mes blessures, tu doutes si j'ai

combattu. Ingrat, qui ne devines pas même la cause de mes objections! Tu as beau dire, c'est une crise terrible qui commence. L'année dernière, n'as-tu pas déjà failli périr dans les collisions des écoles et de la noblesse? Si tu te trouvais encore à Rennes, que d'inquiétudes pour nous, que de larmes peut-être!

ROBERT.

Et, quand la lutte devient de plus en plus générale, vous voulez m'enchaîner dans l'inaction, comme un traître, comme un lâche!

L'ABBÉ.

Je veux... je ne veux pas cela. Si j'étais moins âgé, je voudrais te suivre toujours et t'accompagner partout, pour te protéger de mes conseils et de mon bras au besoin... mais je suis trop vieux et je voudrais te garder auprès de moi pour t'abriter sur mon cœur, et dans ma tendresse... comprends-tu?...

ROBERT, prenant la main de l'abbé.

Mon oncle!... mon père!...

L'ABBÉ.

Ce n'est pas un adieu, dis?... tu n'auras pas la force de quitter ainsi ceux qui t'aiment et que tu aimes.

ROBERT.

Oui!... mais il le faut.

L'ABBÉ.

Ici, n'as-tu pas une famille, une patrie?

ROBERT.

Patrie esclave et famille de serfs!

L'ABBÉ, à une fenêtre.

Regarde! comme elle est belle au soleil levant et à la marée montante cette partie de l'Armorique!

ROBERT.

Oui, belle! plus belle à mes yeux que l'Italie de Virgile et la Grèce d'Homère: il n'y manque que la liberté.

L'ABBÉ.

Vois-tu ce clocher dont les voix d'airain chantèrent sur ton berceau? et ces grands ifs qui couvrent de leur ombre les tombes de tes frères?

ROBERT.

Je ne vois rien... je ne vois que ce château crénelé qui nous menace sans cesse et nous écrase. N'est-ce pas une honte qu'au dix-huitième siècle, il existe encore en Bretagne des terres maudites, où tout appartient au seigneur, l'air, le sol, la plante et l'homme?

L'ABBÉ.

Et voilà pourquoi tu brûles de nous quitter!

ROBERT.

Sans doute. Si je reste ici, que faire, que devenir? Par exemple, désirez-vous faire de moi un agriculteur? féconder la terre à la sueur de son front, c'est une tâche honorable, quand on la remplit sur une terre libre. Ne fut-on que mercenaire,

on est du moins maître de son travail. Mais ici, grâce au droit de la glèbe et de la servitude, le seigneur usurpe tout à son caprice, le sol et ses produits, le travail et le salaire, l'ouvrage et l'ouvrier. Dans mon humeur belliqueuse, j'ai pensé souvent au métier des armes. Mais le sang qui coule dans mes veines n'est pas privilégié; il gagne des batailles, non des grades, et né roturier, je dois mourir soldat. Du moins, il fut un temps où les sièges et les dignités cléricales se donnaient au génie et à la vertu: aujourd'hui, vous le savez mieux que personne, c'est à la naissance et à la faveur qu'on les prostitue. Vous le voyez! entraves de toutes parts et privilèges partout, excepté dans la carrière des lettres. Laissez-moi donc tenter une voie où je puisse trouver encore un peu de fortune et d'indépendance. Je veux cultiver un champ où les fruits de mon travail ne seront pas tous dévorés par un maître, et livrer des batailles où le prix de mon sang ne servira pas seulement à dorer les habits de nos gentilshommes.

L'ABBÉ.

Tu te flattes donc...

ROBERT.

Mon oncle, ne secouez pas la tête en signe d'incredulité; je n'ai voulu vous parler de mes projets qu'au moment de les mettre à exécution.

L'ABBÉ.

Que dis-tu?

ROBERT.

Voici Daniel qui revient de la poste: il m'apporte une lettre qui vous convaincra de la légitimité de mes espérances, et de l'opportunité de mon départ... Attendez-moi.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

M^{me} BRÉHAN, L'ABBÉ.

M^{me} BRÉHAN, entrant de gauche.

Eh bien, mon frère?

L'ABBÉ, allant à elle.

Ma pauvre Madelcine.

M^{me} BRÉHAN.

J'étais là... j'ai entendu... il veut donc nous quitter. Que faire?

L'ABBÉ.

Je vous l'ai dit, ma sœur, si vous ne parlez pas, il est perdu pour nous.

M^{me} BRÉHAN.

Ne craignez-vous pas qu'il y ait dans son âme quelque affection cachée qui l'appelle loin de nous?

L'ABBÉ.

Je l'ignore; mais c'est possible.

L'ABBÉ.

Comme tous les vices de sa caste; scepticisme, intrigue, immoralité.

ROBERT.

Non, mon oncle, non.

L'ABBÉ,

Qu'en sais-tu? connais-tu donc sa vie?

ROBERT.

Je sais que jeune encore, il s'attacha à la fortune du duc de Choiseul.

L'ABBÉ.

Qui, dit-on, le fit comte et secrétaire d'état.

ROBERT.

Cinq ans après, fidèle au malheur ne partagea-t-il pas, volontairement, la ruine, la disgrâce et l'exil du duc. Retiré en Bretagne, il y vivait obscurément, lorsque M^{me} de Morville, la veuve du ministre, le rappela à la cour avec le titre de marquis, une dot magnifique et la main de sa fille.

L'ABBÉ.

Quel heureux mariage!

ROBERT.

Heureux! on prétend le contraire. La marquise est charmante, c'est un ange. Mais M. de Lorges déteste sa belle-mère, et ne peut lui pardonner, dit-on, l'alliance qu'elle lui a fait faire, ou du moins les circonstances dans lesquelles elle s'est faite.

L'ABBÉ.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de cette époque qu'il s'adonna complètement à la politique.

ROBERT.

Et à la défense des réformes sociales.

L'ABBÉ.

C'est-à-dire que négligé par la cour...

ROBERT.

A cause de son caractère indépendant.

L'ABBÉ.

Et jaloux par Calonne...

ROBERT.

A cause de ses talents supérieurs.

L'ABBÉ.

Soit!... il a eu l'art de rendre son opposition populaire.

ROBERT.

Du moins, son ambition, car il en a, n'est pas vulgaire, personnelle, égoïste.

L'ABBÉ.

Tant pis! si à l'intelligence du but il joint le fanatisme d'un principe, il n'en est que plus à craindre.

ROBERT.

De tous, c'est le plus dévoué à notre cause, et celui qui pour elle a le plus souffert. Les persécutions de la cour l'ont atteint dans ses biens, dans sa personne, dans sa famille. Dans une de leurs attaques, les gentilshommes et leurs valets

ont pillé l'hôtel du marquis, comme des voleurs. C'est cette nuit que j'ai eu le bonheur de sauver de l'outrage et de la mort sa femme et sa fille.

L'ABBÉ.

Et ce service, comment l'a-t-il reconnu?

ROBERT.

Entre combattans, on se rend des services, on ne se les paie pas.

L'ABBÉ.

Entre vainqueurs, on se partage les dépouilles. Pour prix de tant de courage, j'aurais cru que le marquis offrirait la main de sa fille à son libérateur.

ROBERT.

Mon oncle, vous voulez rire.

L'ABBÉ.

A la place de mon neveu, j'aurais mis à l'épreuve les nouveaux principes et les sentimens de ce patricien.

ROBERT.

Moi! lever les yeux sur sa fille et prétendre présomptueusement à ce trésor de beauté et de vertu? jamais, jamais!

L'ABBÉ.

Qu'est-ce donc que l'égalité que tu rêves, réformateur timide, qui l'arrêtes devant le plus misérable des préjugés nobiliaires?

ROBERT.

Vous m'interrompez toujours, mon oncle. Est-ce une manière de repousser des confidences que vous avez provoquées?

L'ABBÉ.

Allons, parle, je t'écoute.

ROBERT.

Le marquis de Lorges, sorti de la Bastille où M. de Brienne l'avait fait enfermer pour prix de son opposition, m'offre de m'attacher à sa personne en qualité de secrétaire.

L'ABBÉ.

Ah!

ROBERT, montrant la lettre.

« Viens, m'écrit Moreau, une position honorable » t'attend à Paris, mais viens vite; dans huit jours » peut être il serait trop tard... »

L'ABBÉ.

Voyons! (Lisant.) « Une position honorable. » (Il s'arrête.) Au service du marquis de Lorges!

ROBERT.

Mais libre de le quitter, si cela me plait, pour tenter d'autres chances.

L'ABBÉ, lisant.

« Un mot sur le personnel de la famille dont, » pour ainsi dire, tu vas faire partie. (Sans lire.) La phrase est ambitieuse.

ROBERT.

De grâce, mon oncle.

L'ABBÉ, lisant.

« Tu connais déjà la marquise et sa fille, toi

» leur héroïque libérateur. Elles vivent dans leur
 » hôtel comme deux captives, attendant peut-être
 » une seconde délivrance de ta part. La mère de
 » la marquise ressemble à une geôlière. C'est une
 » vieille intrigante émérite, quelque portière du
 » parc aux cerfs dont on a fait une comtesse »
 (Sans lire.) Le portrait est flatteur.

ROBERT.

Une plaisanterie, mon oncle.

L'ABBÉ, lisant.

« Quant au marquis, tu sais, Robert, tout le
 » bien que j'en pense. Bernard se moque un peu
 » de ma confiance bretonne. Dans sa prudence de
 » béarnais il redoute les préjugés, les convictions,
 » les talens de M. de Lorges. » (Il s'arrête.) En-
 tends-tu ?

ROBERT, reprenant la lettre.

Mais achevez-donc. (Il lit.) « Qu'importe ? en ce
 » moment, il est utile à notre cause. Plus tard,
 » nous nous passerons de lui. »

L'ABBÉ.

Et si vous étiez des instrumens entre ses mains
 habiles ! je suis comme ton ami le Béarnais, je me
 défie de ces grands seigneurs qui habillent leur
 orgueil du manteau de l'égalité. L'égalité !... et
 moi aussi j'ai payé ma dette à cette chimère. A
 ton âge, j'avais pour compagnon d'études un fils
 de grande maison, spirituel, généreux, un cœur de
 lion, une ame de roi, le baron Arthur de Daoulas.
 Une même mère, la Bretagne, une éducation com-
 mune, une amitié qui datait du berceau, tout
 semblait avoir fait de nos âmes deux sœurs ju-
 melles. Mais hélas ! peu à peu, l'orgueil de race
 perçait chez mon frère : des paroles blessantes s'é-
 chappaient de sa bouche, je les relevais avec trop
 de vivacité sans doute, si bien qu'un jour nous
 nous rencontrâmes seuls, face à face et l'épée à la
 main. Sa victoire fut facile ; je l'aimais trop pour
 me défendre. Je tombai percé de part en part. Il
 me crut mort, et prit la fuite. Un père qui passait
 me recueillit dans sa cabane. Je gardai sainte-
 ment le secret de ma blessure. Arthur avait dis-
 paru. Que devint-il ? je l'ignore. Sans doute que
 d'autres duels ont lavé depuis sa noble épée, et
 que le sang d'un plébéien comme moi n'a pas
 laissé de remords dans son ame... Qu'un tel exem-
 ple te profite, Robert, et te mette en garde contre
 les caresses des grands et les illusions de ton
 âge.

ROBERT.

Trêve à vos objections, mon oncle ; le sort en
 est jeté, je partirai avant une heure. Voici mon
 acte d'affranchissement, et j'ai hâte d'en faire
 usage.

L'ABBÉ.

Un dernier mot, Robert : je ne veux pas que tu
 me quittes avec l'idée que je suis l'ennemi des
 réformes nouvelles. La liberté dans le devoir, et

l'égalité dans les droits, c'est le rêve des âmes gé-
 néreuses ; ça été celui de ma jeunesse. A ton tour,
 tu abordes ce terrible problème. Puisse-tu n'y pas
 consumer inutilement comme moi la meilleure
 partie de ta vie et de ton ame !... Voici ta tante...
 celle qui t'a servi de mère, une victime encore
 des préjugés que tu attaques. Elle sait le départ
 dont tu nous menaces, et vient, dans un tendre
 adieu, t'embrasser peut être pour la dernière fois.
 (Il sort par la gauche, et serre la main à sa sœur en
 passant près d'elle.)

SCÈNE VII.

M^{me} BRÉHAN, ROBERT.

ROBERT, à Madeleine qui reste comme indécise sur le
 seuil de la porte de gauche.

Qu'as-tu, ma bonne tante ? suis-je donc si redou-
 table que tu restes là toute tremblante devant
 moi, et les yeux baissés en terre ?

M^{me} BRÉHAN, s'avancant.

Non, oh ! non... Il est donc vrai, Robert, vous
 nous quittez dans une heure.

ROBERT.

Ai-je bien entendu ? vous ne me tutoyez pas, ma
 tante ! quelle faute ai-je commise pour que vous
 m'abordiez ainsi ? Jadis, quand vous aviez à vous
 plaindre de moi, c'est sur ce ton que vous com-
 menchiez.

M^{me} BRÉHAN.

Assieds-toi là, près de moi, de ta meilleure
 amie.

ROBERT, s'asseyant.

A la bonne heure !

M^{me} BRÉHAN.

Loin d'avoir à me plaindre de toi, je devrais au
 contraire implorer ton pardon...

ROBERT.

Vous !

M^{me} BRÉHAN.

Ton pardon, oui, pour tout ce que tu as souf-
 fert par ma faute.

ROBERT.

N'avez vous pas toujours été mon ange gardien
 ma seconde, hélas ! et mon unique mère ?

M^{me} BRÉHAN.

Ce mot me rappelle à moi-même... Ce n'est pas
 de ta tante, en effet, c'est de ta mère que je viens
 t'entretenir.

ROBERT.

De ma mère ! pourquoi m'en parler dans un
 pareil moment ?

M^{me} BRÉHAN.

Il le faut... ton oncle, le devoir l'exigent... O
 mon Dieu !

ROBERT.

Quand je vins au monde, mon père n'était plus, ma mère est morte en me donnant le jour : ne me l'avez vous pas dit ?

M^{me} BRÉHAN.

Une fable... appropriée à ta raison d'enfant ; tu es homme aujourd'hui, et l'on peut te dire la vérité toute entière.

ROBERT.

Parlez ma tante, je vous écoute.

M^{me} BRÉHAN.

Quelle était heureuse à seize ans , ta pauvre mère ! ton oncle , son frère unique , beaucoup plus âgé qu'elle , exerçait loin de là les devoirs de son saint ministère. La jeune Marie...

ROBERT.

C'était son nom.

M^{me} BRÉHAN.

Où , croissait paisiblement [dans la pratique des vertus chrétiennes], auprès d'une mère veuve et déjà vieille, dont elle était l'unique consolation.

ROBERT.

Où donc étiez vous, ma tante ?

M^{me} BRÉHAN.

Oublions ta tante pour un instant, de grâce ; il s'agit de ta mère.

ROBERT.

Après, après ?

M^{me} BRÉHAN.

L'âme de Marie se développait libre, enthousiaste et passionnée comme ton ame, Robert. Puisse cet héritage qu'elle t'a légué ne pas te coûter aussi cher qu'à elle !

ROBERT.

Vous me faites trembler, ma tante.

M^{me} BRÉHAN.

Son cœur n'avait pas encore parlé, lorsqu'un jeune seigneur, plein de grâce et d'esprit, vint habiter dans le voisinage. Il fut reçu chez ton aïeule, dont il se disait parent. Marie était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son innocence ; soit désœuvrement, soit passion véritable, il entreprit de lui plaire, et il n'y réussit que trop.

ROBERT, se voilant la face.

N'achevez pas, n'achevez pas.

M^{me} BRÉHAN.

Que dirais-tu, si je t'apprenais que la malheureuse s'est laissé tromper honteusement par celui qu'elle aimait ?

ROBERT.

Si c'était une autre femme que ma tante qui m'apprit cela, je lui dirais : Vous en avez menti ; et si c'était un homme, je lui dirais : Tu vas mourir avec ce secret.

M^{me} BRÉHAN.

Ah ! ce fut une séduction bien coupable... Elle était si pure, si ingénue, si aimante ! Il paraissait

LE DERNIER MARQUIS.

si généreux, si passionné, si fidèle... Ton oncle était absent. Personne donc pour la défendre.

ROBERT.

Pour la venger !

M^{me} BRÉHAN.

Ton aïeule tomba malade ; les soins de sa fille pour elle, il les partagea avec dévouement : larmes, promesses, sermens, que sais-je ? il mit tout en œuvre pour consommer sa perte.

ROBERT.

Mais il répara sa faute, dit-on, par une union sainte, comme un homme d'honneur.

M^{me} BRÉHAN.

Deux jours après, une lettre, la mort de son père le força de partir, et il ne revint plus.

ROBERT.

On m'appelle Bréhan, était-ce son nom ?

M^{me} BRÉHAN.

Son nom ?... tu n'as pas le droit de le porter : il s'appelait le comte de Piéto.

ROBERT, se levant.

Le comte, dites-vous ? c'était encore un grand de la terre, une des mille dents de ce monstre féodal qui nous dévore. Nos sueurs, nos larmes, notre sang, l'honneur de nos pères, l'innocence de nos mères, tout lui sert de pâture. Baisse la tête, orgueilleux jeune homme ; tu t'apprétais à le combattre, et voici, qu'il avait d'avance souillé ton berceau, et déshonoré jusqu'au sang de tes veines.

M^{me} BRÉHAN, qui s'est levée.

Et elle, ta mère, comme tu dois la maudire !

ROBERT.

Ne m'en parlez pas en ce moment, tenez, je serais capable...

M^{me} BRÉHAN.

Pitié ! car il faut que j'achève... Seigneur, donnez-moi la force de finir. Si tu savais combien elle a souffert ! combien elle souffre encore !...

ROBERT.

Qu'entends-je ? elle n'est pas morte ?

M^{me} BRÉHAN.

Pour te sauver de la honte, elle s'est privée de tes caresses ; renonçant au nom de mère si doux à entendre, elle quitta même celui de Marie, qu'elle n'était plus digne de porter.

ROBERT.

Pour prendre le nom de Madeleine, sans doute.

M^{me} BRÉHAN, à genoux.

Oh ! grace, si vingt années de larmes, de repentir et de dévouement te paraissent une expiation suffisante...

ROBERT.

Mon Dieu ! mon Dieu !

M^{me} BRÉHAN.

Ne sois pas plus impitoyable que ton aïeule mourante, et que ton oncle... pardonne-lui, pardonne-moi, toi le fils de mon amour et de ma faute...

ROBERT.

Dans mes bras, sur mon cœur, ma tante... Non, non... ma mère, ma mère.

M^{me} BRÉHAN.

Enfin, mon fils !... ah ! je puis mourir maintenant.

ROBERT.

Madeleine, quand vous arriverez au ciel les martyrs vous reconnaîtront pour leur sœur, à vos tortures ; et il y long-temps, Marie, qu'à votre tendresse j'aurais dû vous reconnaître pour ma mère.

M^{me} BRÉHAN.

Robert, l'avenir nous reste... et tu me dédommageras ; car tu ne vas plus nous quitter, dis ?

ROBERT.

En ai-je le droit ? Du moins, je ne partirai qu'avec la permission de ma mère.

MARGUERITE, dans la coulisse, d'un voix faible et lointaine.

Au secours, au secours !

ROBERT.

Quels cris ?

M^{me} BRÉHAN.

N'est-ce pas la voix de Marguerite ?

ROBERT.

De ma sœur.

MARGUERITE, d'une voix plus faible encore.

Au secours ! à moi !

ROBERT, à la fenêtre de droite.

C'est elle, c'est Marguerite, insultée... Par qui donc ?

M^{me} BRÉHAN.

Par le comte de Kerengal.

ROBERT.

Et pas d'arme ! n'importe... il faut que je délivre ma sœur.

M^{me} BRÉHAN.

Arrête, mon fils : il est en chasse, il est armé.

ROBERT, à la porte du fond.

Laissez-moi.

M^{me} BRÉHAN, se jettant devant lui.

Tu ne sortiras pas.

ROBERT, courant à la fenêtre.

Vous m'y forcez, ma mère. (Il saute.)

M^{me} BRÉHAN.

Robert !...

ROBERT, dans la coulisse.

Courage, Marguerite.

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, M^{me} BRÉHAN.

L'ABBÉ, paraissant à la porte du fond au moment où Robert saute.

Qu'est-ce donc ?... que vois-je ?

M^{me} BRÉHAN.

Pour délivrer, Marguerite, il court au devant de la mort...

L'ABBÉ, près de la fenêtre.*

Silence !... le comte s'arrête... il se retourne aux cris de Robert... Le lâche... un homme sans armes, et il le couche en joue.

M^{me} BRÉHAN, éperdue.

Sauvez mon fils... sauvez-le !

L'ABBÉ, éloignant sa sœur de la fenêtre.

Il est trop tard ! il n'y a plus que Dieu qui puisse faire ce miracle.

(Moment de silence et d'anxiété, Madeleine et l'abbé ont l'attitude de la prière. Coup de feu.)

M^{me} BRÉHAN.

Ah !

L'ABBÉ, à la fenêtre.

Grâce au ciel, ma sœur, il l'a manqué. Robert marche sur le comte. (Sans regarder.) Malgré l'habit que je porte, je serais tenté de crier à mon neveu : vengeance, vengeance !

M^{me} BRÉHAN.

Criez lui plutôt : patience ! (A la fenêtre.) Mais que sont-ils devenus ? je ne vois plus rien... Ont-ils roulé ensemble dans les douves du château ?

L'ABBÉ.

Je cours les secourir, s'il en est temps encore.

M^{me} BRÉHAN.

Écoutez... on vient... Mon Dieu, faites que ce soit Robert.

L'ABBÉ, à la porte du fond.

C'est lui-même.

SCÈNE IX.

L'ABBÉ, ROBERT, M^{me} BRÉHAN.

M^{me} BRÉHAN.

Mon fils !

ROBERT, sur le seuil de la porte.

Bénissez ces mains, ma mère, elles viennent de sauver l'honneur d'une femme ; absolvez-les, mon oncle, elles viennent de trancher l'existence d'un homme.

M^{me} BRÉHAN.

Tué ?

L'ABBÉ.

Tu l'as tué ?

ROBERT.

Je l'ai précipité dans la douve.

M^{me} BRÉHAN.

Crois-tu qu'il soit mort ?

ROBERT.

Je suis revenu avec Marguerite, sans détourner

* M^{me} Bréhan, l'abbé

la tête de peur d'être tenté de me jeter après lui...
pour le sauver.

L'ABBÉ.

Il faut partir, et sur le champ.

M^{me} BRÉHAN.

Enfin, voici Daniel.

SCÈNE X.

L'ABBÉ, DANIEL, ROBERT, M^{me} BRÉHAN.

ROBERT.

Un cheval... m'amène-t-il un cheval? (A Daniel qui paraît au fond.) Tu as bien tardé!

DANIEL.

Dame! j'ai perdu quelques minutes, mais j'ai fait une bonne action.

TOUS.

Que dit-il?

DANIEL.

Pour arriver plus vite, j'avais pris le sentier d'en bas, quand du haut du fossé, un homme est tombé dans la douve, à dix pas de moi.

ROBERT.

Eh bien?

DANIEL.

Étourdi par sa chute, il allait périr infailliblement.

ROBERT.

Qu'as-tu fait, malheureux?

DANIEL.

Ce que vous auriez fait à ma place.

ROBERT.

Sais-tu quel est cet homme?

DANIEL.

Qu'importe son nom?

ROBERT.

C'est le comte que je venais de précipiter moi-même dans la douve.

DANIEL.

Vous?

ROBERT.

Au moment où il insultait ta fiancée.

DANIEL.

Le misérable!

ROBERT.

Ne te l'ai-je pas dit? ces seigneurs sont les démons de la terre et nous en sommes les damnés.

DANIEL.

Maitre, sauvez-vous vite, le comte va venir avec ses gens... Partons, je vous accompagnerai.

(Il remonte la scène.)

ROBERT.

Vous le voyez! ce n'est plus mon caprice, c'est la violence qui me chasse d'ici. Adieu donc, patrie et famille, terre où je naquis esclave, maison où je voudrais mourir libre... Adieu, mon oncle, ma... tante.

M^{me} BRÉHAN.

Nous séparer, Robert, et pour toujours peut-être!

ROBERT, descendant la scène.

Ne dites pas cela, ma... tante; nous nous réunirons bientôt, j'en emporte l'espérance, et dans un lieu où je pourrai hautement vous nommer ma mère. Pourquoi ne viendriez-vous pas me rejoindre? Ah! si mon oncle le voulait, avant un mois...

L'ABBÉ.

Oui, je te comprends... Dieu le veut! que ma vie s'achève comme elle a commencé, dans un rêve d'égalité et de justice. Dans quinze jours, le district nomme son député; les suffrages qui m'ont été offerts, je ne les repousserai plus, et avant un mois nous nous embrasserons.

ROBERT.

Mon oncle!

M^{me} BRÉHAN.

Mon bon frère!

L'ABBÉ.

Mon Dieu! quel est donc cet esprit nouveau qui descend dans nos poitrines, et qui fait bondir les cœurs des vieillards comme celui des jeunes hommes?

(Daniel prend la valise. L'abbé et sa sœur conduisent Robert jusqu'à la porte du fond, et le regardent partir. Le toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SALON PARISIEN (1789.)

Appartement octogone dont on voit cinq côtés seulement. Une porte au fond, deux à gauche, une à droite; une croisée, à droite; table, meubles.

SCÈNE I.

ROBERT, DANIEL.

ROBERT, entrant du fond.

Personne ! (Voyant Daniel à la fenêtre.) Ah ! Daniel... Sais-tu si M. de Lorges est de retour de la séance royale ? mais que fais-tu là, au lieu de me répondre ?

DANIEL.

Monsieur Robert !

ROBERT.

Que cherchais-tu donc ainsi dans les nuages ?

DANIEL.

Ils courent vers l'ouest, vers ma chère Bretagne.

ROBERT.

Et tu les suis des yeux.

DANIEL.

Et du cœur.

ROBERT.

Pauvre garçon ! le mal du pays, après trois mois d'absence.

DANIEL.

Et d'attente.

ROBERT.

Patience ! malgré l'opposition de M. de Kerengal, l'élection ; de mon oncle a été confirmée, et bientôt...

DANIEL.

Dieu vous entende !... À propos, savez-vous que le comte est à la cour ?

ROBERT.

Le comte de Kerengal ?

DANIEL.

J'ai reconnu sa livrée hier à la porte de la princesse de Polignac.

ROBERT.

Ah ! si jamais nous nous rencontrons !

DANIEL.

Encore cette crainte !... Voulez-vous lire la feuille du jour ?

ROBERT.

Donne. (Il s'assied à gauche.) L'ami du peuple... étrange ami ! si le peuple n'en avait pas d'autre !... Toujours des attaques contre le souverain, comme s'il n'était pas le fléau des abus, comme si la convocation des états-généraux, et le doublement du Tiers n'étaient pas des bienfaits de sa sollicitude

royale !... Quels sont les traitres qui soudoyent de pareils calomnieux ?

DANIEL.

J'ai vu entrer, ce matin, chez le rédacteur de cette gazette, Dominique, le valet, le confident, le favori du marquis de Lorges.

ROBERT.

Quelle conclusion tires-tu de là ?

DANIEL.

Moi, aucune ; je dis ce que j'ai vu.

ROBERT, se levant.

Écoute : « 12 juillet... »

DANIEL.

C'était hier.

ROBERT, lisant.

« L'abbé Leguen, député de Kerengal, vient d'arriver à Versailles... »

DANIEL.

Avec Marguerite peut-être.

ROBERT.

Avec ma tante, sans doute... Cours, mon ami, vole au devant d'eux, et tu les ramèneras ce soir à Paris, à quelque heure que ce soit.

DANIEL.

Où les conduirai-je ?

ROBERT.

Dans le pavillon du jardin, que M^{me} la marquise a en la bonté de mettre à ma disposition : en voici la clé.

DANIEL.

Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ?

ROBERT, avec embarras.

Cinq heures ! le marquis m'a dit de l'attendre ; jamais je n'avais aussi bien senti le prix de la liberté.

DANIEL.

Voici celles qui rendent vos chaînes légères ; la marquise et sa fille.

ROBERT.

Malheureux, tais-toi ; je te défends de dire jamais de pareilles choses et de les penser même ; va-t-en. (Daniel sort par la droite.)

SCÈNE II.

LOUISE, LA MARQUISE, ROBERT.

LA MARQUISE, entrant par le fond.

Monsieur Bréhan, comme vous êtes ému !

ROBERT.

Ma tante, celle qui ma servi de mère, est à Versailles, madame, et dans quelques heures, je la verrai, je l'embrasserai.

LA MARQUISE.

Je comprends votre joie, monsieur, et je la partage ainsi que ma fille.

LOUISE.

Nous avons hâte de prouver à votre mère adoptive tout ce que vous nous inspirez de reconnaissance.

ROBERT.

Oh ! mademoiselle !

LA MARQUISE.

Avez-vous des nouvelles de la séance royale ?

ROBERT.

M. le marquis n'est pas encore de retour.

LA MARQUISE.

On parle du renvoi de Necker.

ROBERT.

Le plus populaire des ministres !

LA MARQUISE.

M. de Lorges a été appelé à la cour, et je crains...

ROBERT.

Qu'il n'accepte la succession de Necker, son ami... Impossible ! ils s'entendaient si bien !

LA MARQUISE.

Ce n'est pas une raison. Quoi qu'il en soit, je redoute l'avènement de mon mari au ministère. (Bas à Robert.) Car j'y perdrais ma fille.

ROBERT.

Comment ?

LA MARQUISE.

On m'en a prévenue... on la marierait.

LOUISE, qui était remontée, redescend au milieu.

Une voiture entre dans la cour.

LA MARQUISE.

Serait-ce celle du marquis ? Voyez, monsieur Bréhan.

LOUISE.

A propos, monsieur Robert, m'avez-vous copié votre légende bretonne ?

ROBERT.

Pas encore.

LOUISE.

Nous me l'aviez promis pourtant, paresseux !... une légende charmante, ma mère, dont monsieur est l'auteur.

ROBERT.

Moi !

LOUISE.

De la modestie, encore ! prenez garde, ou j'appellerai autrement votre discrétion. La légende est de vous, je l'ai deviné ; elle me plaît, j'en veux une copie, et je vous défends de paraître devant nous sans l'avoir à la main. Allez, monsieur, et revenez vite.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LOUISE.

LA MARQUISE.

Quel ton de reine, mademoiselle !

LOUISE.

C'est que la légende est délicieuse, maman ; vous verrez ! Une belle jeune fille qui aime tout bas, presque sans le savoir, le page de sa mère, et que l'on marie, malgré elle, à un baron méchant, vieux et laid : son désespoir, sa résignation, sa mort, tout cela est dit d'une manière si touchante, que j'ai pleuré rien qu'à l'entendre. Oh ! grondez-moi... quelle folie, n'est-ce pas ? comme s'il s'était jamais fait de pareils mariages ! ah ! du moins, il ne s'en fait plus de la sorte.

LA MARQUISE, qui s'est assise à gauche.

Tu crois, mon enfant ?

LOUISE.

Mais qu'avez-vous, ma bonne mère ? pourquoi me regarder ainsi avec des yeux tout humides de tristesse ? je vous préviens d'abord que je n'ai pas du tout envie de pleurer, moi : je suis si heureuse depuis quelques jours...

LA MARQUISE.

Heureuse ? explique toi, ma fille.

LOUISE, s'asseyant à côté de sa mère.

Nous étions bien injustes ; allez ! nous avions tort de le soupçonner, ma mère : il est bon, il est généreux, il m'aime.

LA MARQUISE.

Mais, qui donc, s'il vous plaît ?

LOUISE.

Vous ne devinez pas ?

LA MARQUISE.

L'auteur de la légende !

LOUISE.

M. Bréhan ! ah ! bien oui ; est-ce que j'ai jamais douté de son amitié pour nous ? Son dévouement à Rennes, ses délicates attentions depuis que nous sommes ici... nous serions bien ingrates de lui refuser notre confiance, de ne pas répondre à son affection.

LA MARQUISE.

Et de qui donc, Louise, veux-tu parler ?

LOUISE.

Allons, puisque vous ne voulez pas deviner...

mais de lui, du marquis de Lorges, de mon père.

LA MARQUISE.

Ton père !

LOUISE.

Il m'aime, oui. C'est que j'ai long-temps douté de sa tendresse, ainsi que vous, maman : car vous aviez beau me cacher vos inquiétudes et vos larmes, je comprenais, je voyais tout ; comment ?... je ne sais... avec les yeux du cœur sans doute. Mon père... pourquoi vous le tairais-je maintenant ? j'ai bien souffert de son indifférence. Jusqu'à ce jour, qu'a été M. le marquis pour sa fille ? un peu plus qu'un étranger et voilà tout.

LA MARQUISE.

Pauvre et chère Louise !

LOUISE.

Mais que faisons nous donc ? voici que nous pleurons comme autrefois. Enfants que nous sommes ! plus de chagrins, mais du bonheur, plus de larmes, mais de la joie. N'ai-je pas retrouvé mon père ? il a pour moi une tendresse...

LA MARQUISE.

Où sont les preuves ?

LOUISE.

Mais vous me promettez de ne pas être jalouse.

LA MARQUISE.

De ma fille !

LOUISE.

Je suis folle, pardon.

LA MARQUISE.

Après ?

LOUISE.

N'avez-vous pas remarqué que depuis quelque temps le marquis prend avec moi des manières moins sèches, qu'il me regarde quelquefois ?

LA MARQUISE.

Non.

LOUISE, se levant.

C'est mal à vous : moi, d'abord, cussè-je les yeux baissés, dès qu'on me regarde, je le sens, que ce soit M. Bréhan ou mon père.

LA MARQUISE, se levant.

Est-ce tout ?

LOUISE.

Oh ! que non pas. L'autre jour, j'étais seule au salon... je pensais à la légende... que M. Bréhan venait de me lire, lorsque le marquis entra. A ma vue, il laissa échapper un ah ! où il y avait tant de surprise et de joie que je demeurai toute interdite. « Eh bien ! Louise », dit-il d'un ton presque tendre. Je saluai, en lui répondant : monsieur le marquis... « Monsieur ! » répéta-t-il avec une voix où je trouvai plus de tristesse que de reproche ; je levai les yeux timidement, et, je ne sais comment cela se fit, j'allais tomber à ses pieds, lorsqu'il m'ouvrit ses bras où je me précipitai en criant : Mon père ! mon père !

LA MARQUISE, à part.

Je tremble, ô mon Dieu. (Haut.) Achève, Louise, achève.

LOUISE.

Après un instant de silence, il reprit avec un sourire : « Savez-vous, ma... Louise, que vous êtes charmante ? à votre âge, la marquise était déjà mère. » Aussi, dis-je, est elle encore si belle et si jeune qu'on la prend pour ma sœur. C'est que je serais jalouse d'elle, si ce n'était ma mère... « Eh bien, Louise, je veux qu'un jour aussi tu sois la rivale de ta fille. » Et alors, maman, il se mit à me parler de fêtes, de bals, de présentation à la cour, de projets d'alliance, de mariage... et tout cela avec tant de grâce, d'esprit, de bonté ! Tenez, ma mère, c'est un homme charmant que le marquis, quand il veut s'en donner, la peine... Mais vous le savez bien, et moi qui ai la prétention de vous l'apprendre ! je l'aime, je l'aime, presque autant que vous.

LA MARQUISE.

Il t'a parlé... de moi ?

LOUISE.

Non, non.

LA MARQUISE.

De mariage seulement ?

LOUISE.

Oui.

LA MARQUISE.

De fortune, de richesse peut-être ?

LOUISE.

Je ne sais pas... qu'est-ce que cela me fait ?

LA MARQUISE.

D'un fiancé, d'un prétendu ?

LOUISE.

Sans doute... est-ce qu'on se marie seule ?

LA MARQUISE.

Son nom, son âge, sa position ?

LOUISE.

Sa position ? il m'aime depuis long-temps, m'a dit mon père. Son âge ? cela va sans dire, conforme au mien. Son nom ? il ne l'a pas prononcé, mais je le devine. Allons, allons, riez donc, ma mère, réjouissez-vous avec moi... Vous le voyez, le marquis est généreux, il pense à sa fille, il s'occupe de son bonheur. Je ne comprends plus rien à votre tristesse. Je vous déclare que je vous bouderais, si vous doutez encore de sa tendresse pour moi.

LA MARQUISE, à part.

Oui c'est cela ; dans son dévouement aveugle, il veut tout immoler à sa foi politique : après ma fortune, c'est ma fille ; et voilà pourquoi il exploite sa crédulité, il capte sa confiance. O Louise, si tu pouvais soupçonner !... Qu'allais-je faire ?... troubler la sérénité de cette âme par de telles confidences, jamais, non jamais. (Haut.) Je partage ta joie, Louise, j'espère comme toi, que le marquis... mais enfin, on ne sait pas ; peut-être

son choix ne sera-t-il pas le tien?... Sois tranquille, je t'aime moi ; oui, je t'aime, et je ne souffrirai pas... On vient... remettons-nous... nous sommes toutes troublées.

LOUISE.

Mon père, avec M. Bréhan.

SCÈNE IV.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, ROBERT.

LE MARQUIS, dans la coulisse.

Qu'on tienne ma voiture prête pour sept heures. (Il entre.) Bonjour, mesdames. Oui, monsieur Bréhan, victoire, victoire! le roi commence à comprendre où est le salut de la monarchie et de la France.

LA MARQUISE.

Est-ce pour cela qu'il renvoie son ministre?

LE MARQUIS.

Ce pauvre Necker, il s'est usé au pouvoir.

ROBERT.

Mais pourtant...

LE MARQUIS.

Mesdames, veuillez vous rendre au salon, vous allez recevoir une visite. (Bas à la marquise.) Tachez d'être aimable, marquise, il s'agit de notre cause.

LA MARQUISE.

Et du bonheur de ma fille?

LE MARQUIS.

Ma bonne Louise, un peu de coquetterie, c'est la seule grâce qui vous manque.

LOUISE.

Maman, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Madame, votre mère...

LA MARQUISE.

Elle vient de rentrer.

LE MARQUIS.

Elle va vous faire part d'un projet... dont nous causerons tout à l'heure. (Elle sortent par la 2^e porte de gauche.) La marquise n'a de volonté que celle de sa mère, et...

SCÈNE V.

LE MARQUIS, ROBERT.

LE MARQUIS.

A quoi pensez-vous, monsieur Bréhan?

ROBERT.

Monsieur le marquis, j'attends vos ordres.

LE MARQUIS.

Votre avis sur la séance royale : en voici le compte-rendu.

ROBERT, un papier à la main.

Des reproches dans la bouche du roi!

LE MARQUIS.

Pour faire acte d'autorité.

ROBERT.

Le roi maintient tous les droits féodaux, tant utiles qu'honorifiques!

LE MARQUIS.

Comme propriétés inviolables.

ROBERT.

C'est un pas rétrograde... M. de Necker a bien fait de ne pas assister à une pareille séance.

LE MARQUIS.

On peut mieux faire encore.

ROBERT.

En faisant gagner à la cause de la réforme, tout ce qu'elle vient de perdre.

LE MARQUIS.

En y tâchant du moins.

ROBERT.

Comme député?

LE MARQUIS.

Et comme ministre.

ROBERT.

Le pas est glissant.

LE MARQUIS.

Le but est honorable : nous en reparlerons. Allez, Robert, allez chercher votre travail de ce matin, que nous jetions un coup d'œil, avant de nous rendre au club. (Robert sort.) Ce jeune homme .. tout me charme en lui, ses talens, son intelligence, sa loyauté. Et puis, je ne sais pourquoi, sa vue réveille en moi tant de souvenirs. Elle me rappelle la Bretagne; elle me rappelle un ami que j'ai eu le malheur de perdre. Pauvre Raoul! il avait cet âge, il avait, comme Robert, des tendances plébéiennes, inflexibles... Mais patience, Robert est jeune, nous le convertirons. (Il sonne. un laquais parait.) Non, pas vous, mais Dominique, et sur le champ... Il a trop de sens et de supériorité véritable pour prendre au pied de la lettre tous ces rêves d'égalité chimérique.

SCÈNE VI.

DOMINIQUE, LE MARQUIS.

DOMINIQUE.

Monsieur le marquis m'appelle?

LE MARQUIS, assis, près d'une table, à gauche.

Qu'as-tu fais de ta matinée?

DOMINIQUE.

J'ai vu le rédacteur du journal.

LE MARQUIS.

Et tu lui as remis les vingt-cinq louis ?

DOMINIQUE.

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS.

Sans prélever d'appoint sur la somme ?

DOMINIQUE.

Monsieur le marquis me connaît.

LE MARQUIS.

Pour un homme qui volerait un huissier.

DOMINIQUE.

Monseigneur sait bien que ce n'est pas possible.

LE MARQUIS.

L'Ami du peuple m'a rudement attaqué hier.

DOMINIQUE.

Pour vous obéir.

LE MARQUIS, se levant.

Tu lui ordonneras de m'obéir un peu moins, sur cet article ; porte lui cette bourse, et ce billet ; tiens, et lis.

DOMINIQUE.

Monsieur le marquis oublie-t-il que je ne sais ni lire ni écrire, et que c'est pour cette qualité qu'il m'a pris à son service ?

LE MARQUIS.

C'est juste. Tu as l'air d'un saint de carrefour ; mais tu es un démon baptisé ; prends garde... j'ai de quoi te faire pendre.

(Fausse sortie par la deuxième porte de gauche.)

DOMINIQUE.

Je m'en souviens toujours, monseigneur. (A part.) En attendant la potence, prenons et lisons. (Il tire de la bourse un louis qu'il fait passer dans sa poche, et ouvre le billet.) « Paix à la cour, guerre aux ministres, plaisanteries sur l'assemblée ! » Quel mot d'ordre ! (Il s'en va au fond.)

LE MARQUIS, revenant.

Dominique.

DOMINIQUE.

Monseigneur.

LE MARQUIS.

Avant de rentrer, tu passeras au jardin du Palais-Royal, et tu verras l'effet qu'y produit la harangue du roi.

UN LAQUAIS, au fond.*

M. le comte de Kerengal.

LE MARQUIS.

Faites entrer au salon où se trouvent ces dames.

(Le laquais sort.)

DOMINIQUE, redescendant.

Le comte de Kerengal, le plus riche seigneur de la cour, chez monsieur le marquis de Lorges !

LE MARQUIS, près la deuxième porte de gauche.

Pourquoi pas ? Laisse-moi. (Dominique sort) Bien ! je puis être tranquille. M^{me} de Morville

* Le marquis, le laquais, Dominique.

est là... (Redescendant la scène.) elle désire cette alliance autant que moi-même, et pour contraindre la marquise, je puis m'en reposer sur elle. Elle a une adresse... j'en sais quelque chose. Il y a seize ans, n'a-t-elle pas fait de moi sa dupe, lorsque surintendante des plaisirs de Louis XV, elle me força d'épouser sa fille, avec le titre de marquis et une dot royale !... Ah ! si l'on savait... adieu ma mission politique !

SCÈNE VII.

ROBERT, LE MARQUIS.

ROBERT, arrivant du fond.

Savez-vous ce que je viens d'apprendre, monsieur de Lorges ? des malveillans, des ennemis sans doute, font courir sur votre compte des bruits étranges.

LE MARQUIS, troublé.
Comment ?

ROBERT.

La cour et la noblesse se réconcilient, et, vous êtes, dit-on, l'âme de ce rapprochement ; une vaste conspiration s'ourdit contre l'assemblée, et vous en êtes le chef invisible.

LE MARQUIS, se remettant.

Voilà une plaisante invention ! avouez-le ; je suis en butte à des reproches bien contradictoires. Je vous sais gré, monsieur Bréhan, de l'indignation que vous font éprouver ces fables absurdes.

(Il s'assied à la table.)

ROBERT.

Absurdes ! pour ce qui vous regarde, je veux bien le croire. Mais ce qui se passe est bien propre à légitimer toutes les craintes. Ne renvoie-t-on pas Necker pour écouter des conseils perfides ? Dans un but que l'on cache à peine, quinze régiments, la plupart étrangers, cernent la capitale. On montre à la nation plus de soldats menaçans qu'une invasion de l'ennemi n'en rencontrerait peut-être.

LE MARQUIS.

Rêves d'un cerveau malade dont nous n'avons pas le temps de nous occuper ! Monsieur Bréhan, que m'apportez-vous là ? est-ce ce que je vous ai demandé hier ? un travail sur la constitution anglaise.

ROBERT.

En effet, partisan des formes anglaises, vous voulez, dit-on, consommer en France une révolution aristocratique. Ami secret, instrument dévoué de Pitt, vos prodigalités ont une source suspecte... (Le marquis se lève.) Ah ! je le savais bien que vous n'écouteriez pas sans frémir de pareilles infamies.

LE MARQUIS.

Ne les répétez pas devant moi, Robert, ou je vous en rendrai responsable.

ROBERT.

Démentez-les, monsieur, démentez-les publiquement; il y va de votre intérêt, il y va de votre honneur. On vous accuse de conspirer contre l'assemblée nationale!

LE MARQUIS.

Calomnie!

ROBERT, élevant la voix.

A votre place, dès demain, je monterais à la tribune, et je proposerais de demander au pouvoir le renvoi des troupes... Délibère-t-on sous la menace des baïonnettes?... Qu'elles couvrent nos frontières; c'est là qu'est le danger, c'est là qu'est l'ennemi.

LE MARQUIS, inquiet.

Assez, monsieur, assez!

ROBERT.

On vous accuse de vouloir établir en France une oligarchie despotique.

LE MARQUIS.

Calomnie, vous dis-je?

ROBERT, plus haut encore.

A votre place, j'attaquerais à la tribune la constitution anglaise, bonne tout au plus pour des marchands aristocrates. Cette charte féodale (Il déploie le papier qu'il tient à la main.) qui fonde le pouvoir, et la richesse de quelques-uns sur l'oppression et la misère du plus grand nombre, je la déchirerais à la face de mon pays, pour en jeter les morceaux aux quatre vents du ciel.

LE MARQUIS.

Plus bas, monsieur, voulez-vous donc que ma maison vous entende?

ROBERT.

Et depuis quand imposez-vous silence à la voix qui vous défend?

LE MARQUIS.

Depuis... que cela me convient.

ROBERT.

Et que vous recevez dans votre salon, un envoyé de la cour.

LE MARQUIS.

D'où savez-vous?...

ROBERT.

Qui, dit-on, est-ce encore une calomnie? veut former avec vous une alliance.

LE MARQUIS.

En effet, il vient me demander la main de ma fille.

ROBERT, stupéfait.

De M^{lle} Louise?

LE MARQUIS.

Et tenez, le voici.

ROBERT, à part.

M. de Kerengal!

LE DERNIER MARQUIS.

SCÈNE VIII.

ROBERT, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, allant au devant du comte.

Pardon, monsieur le comte, quelques affaires m'ont retenu... j'allais vous rejoindre.

LE COMTE.

Grâce à vos dames, mon cher marquis, je vous avais presque oublié... Mais vous n'êtes pas seul.

LE MARQUIS.

Si, à peu près... un jeune homme de ma maison.

LE COMTE.

Votre secrétaire, j'en ai entendu parler.

LE MARQUIS.

Vous le connaissez peut-être... c'est un compatriote. (Au comte.) Que s'est-il passé?

LE COMTE.

Tout va à merveille!

LE MARQUIS.

La marquise et sa fille...

LE COMTE.

Ont été charmantes.

LE COMTE, près de Robert, à part.

Monsieur Bréhan!

ROBERT, bas, au comte.

Faut-il révéler à votre nouvelle victime toutes vos violences?

LE COMTE, même ton.

Prenez garde, monsieur, vous pourriez payer cher.

LE MARQUIS.

Eh bien! comte, connaissez vous ce jeune homme?

LE COMTE.

En effet... je me souviens... Mais l'heure presse; à revoir, marquis... je reviendrai bientôt vous demander en forme la main de votre aimable fille.

LE MARQUIS.

Vous serez le bienvenu. (Bas.) N'oubliez pas à qu'elles conditions...

LE COMTE.

La confiance de la cour.

LE MARQUIS.

Et la conduite des affaires.

LE COMTE, à demi-voix.

C'est entendu. (Haut.) Sans adieu.

(Il salue le marquis et échange avec Robert un regard de menace, et sort par le fond.)

ROBERT.

Le comte, épouser M^{lle} de Lorges... Ah! si la délicatesse ne me faisait pas un devoir de me taire!

SCÈNE IX.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS,
ROBERT.

LE MARQUIS, à Louise qui entre avec sa mère, par
la deuxième porte de gauche.

Je vous remercie, Louise, du gracieux accueil
que vous avez fait à M. de Kerengal.

LA MARQUISE.

C'est bien le moins qu'on soit poli envers les
prétendants que l'on refuse.

LE MARQUIS.

Comment, madame!

LA MARQUISE.

M. de Kerengal,.. ne me paraît pas un parti...
convenable.

LE MARQUIS, à Robert qui est sur le point de sortir.

Robert, M. de Kerengal n'est-il pas le plus riche
gentilhomme de la Basse-Bretagne?

ROBERT, redescendant la scène à droite.

On le dit.

LE MARQUIS.

N'est-il pas d'une maison?...

ROBERT.

Aussi noble que vieille.

LA MARQUISE.

Encore un mot, monsieur Bréhan; vous qui
connaissez le comte, croyez-vous qu'un pareil
mari...

LE MARQUIS, avec autorité.

Madame!

LA MARQUISE.

Puisse rendre ma fille heureuse?

ROBERT.

Permettez-moi, madame, de ne pas vous ré-
pondre. (Il sort.)

SCÈNE X.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mon aimable Louise, c'est vous d'abord qu'il
faut consulter.

LOUISE.

Je n'ai de volonté que celle de ma mère.

LE MARQUIS.

Allez donc, ma chère enfant, attendre dans vo-
tre chambre que cette volonté s'explique.

LOUISE.

Mais...

LA MARQUISE.

Obéissez, Louise.

LOUISE.

Ma mère, ne m'abandonnez pas.

LA MARQUISE.

Non, ma fille, non; tant que je vivrai.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Du calme et de la raison, madame. Une haute
position, une grande fortune, qu'espérez-vous de
mieux pour votre enfant?

LA MARQUISE.

Ce que j'espère!... à quoi bon vous le dire?
vous ne voudriez pas, vous ne pourriez pas le
comprendre.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire que vous rêvez pour votre fille un
mari idéal.

LA MARQUISE.

Je ne rêve pas, monsieur, je me souviens. Je
veux que ma fille puisse aimer assez son mari
pour n'être pas tentée de le trahir. Je ne veux
pas qu'elle me reproche un jour de ne lui avoir
laissé d'autre alternative que le martyre du devoir,
ou celui de la honte.

LE MARQUIS, commençant à s'emporter.

Je veux... je ne veux pas! ces paroles sont nou-
velles dans votre bouche, madame.

LA MARQUISE.

Il est vrai, fille obéissante, épouse soumise, je
me suis tue jusqu'à ce jour; il ne s'agissait que de
moi. Muette, vous m'avez cru faible; résignée, vous
m'avez cru lâche. Victime d'une faute involontaire,
je me suis condamnée à la solitude et au repen-
tir; mes droits, je les ai abdiqués en vos mains.
Tout ce que j'ai d'espérance, de volonté, d'amour,
je l'ai concentré sur ma fille; et vous voulez me
la ravir... Que dis-je?... me contraindre à la je-
ter moi-même au bras d'un seigneur débauché!
Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une mère!
Je ne suis pas de celles, moi! qui délaissent leur
enfant au moment de la lutte et du danger.

LE MARQUIS.

Le danger, il est dans votre refus, madame. Ne
voyez-vous pas que je lutte depuis longues années
pour faire triompher les idées qui seules peuvent
sauver la France? Ce mariage, il me rapproche
de la cour: c'est le contrat de notre alliance, et
le gage de ma victoire.

LA MARQUISE.

Et que me font à moi vos rêves plus ou moins
désintéressés! Qu'est-ce qu'une cause dont le
succès dépend d'une union aussi immorale? Vous
fait-il ma fortune, mon sang, ma vie? Parlez;
j'immole tout à votre ambition.. Mais, ma fille,
son repos, sa vertu peut-être?... non, jamais! vous

n'avez pas pu, vous ne pouvez pas compter sur mon consentement.

LE MARQUIS.

Eh bien ! madame, on s'en passera.

LA MARQUISE.

O ciel !

LE MARQUIS.

Un couvent nous fera raison de la mère, et quant à la fille...

LA MARQUISE.

N'achevez pas, monsieur ; mais c'est arbitraire, c'est barbare, ce que vous feriez là ! Vous parlez de justice, est-ce ainsi que vous prêchez d'exemple ? et parmi les droits que vous défendez, en est-il de plus sacrés que ceux d'une mère ?

LE MARQUIS.

Il le faut ! de ce mariage dépendent mon avènement au pouvoir, le triomphe de nos principes, le salut de la monarchie, à laquelle je me sacrifie, bien, moi !... Silence donc à vos plaintes égoïstes.

SCÈNE XII.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LOUISE, accourant par la gauche.

Ma mère ! ma mère ! M. de Kerengal ! il vient d'entrer, je l'ai vu, ayez pitié de moi.

LE MARQUIS.

Le comte ! déjà ? c'est impossible !

SCÈNE XIII.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, entrant du fond,

Monseigneur.

LE MARQUIS.

Eh bien !

DOMINIQUE.

Des nouvelles, de grandes nouvelles.

LE MARQUIS, l'amenant sur le devant de la scène.

Parle donc.

DOMINIQUE, vivement.

Le renvoi de Necker a jeté le trouble dans la capitale.

LE MARQUIS.

Je le sais.

DOMINIQUE.

Les troupes qui avoisinent Paris...

LE MARQUIS.

Se concentrent au Champ-de-Mars. Après ?

DOMINIQUE.

Le peuple se précipite à l'Hôtel-de-Ville.

LE MARQUIS.

N'est-ce que cela ?

DOMINIQUE.

Mais en criant, aux armes !

LE MARQUIS.

Des ministres populaires et tout va s'apaiser.

DOMINIQUE.

Populaires comme MM. de Breteuil, de la Vauguyon et Damicourt !

LE MARQUIS.

Que dis-tu ?

DOMINIQUE.

Tels sont les successeurs de Necker.

LE MARQUIS.

Ah !

DOMINIQUE.

Voilà sans doute ce que vient vous apprendre M. de Kerengal. (Il remonte la scène.)

LE MARQUIS.

Trahison ! Qu'on a de peine à sauver les gens malgré eux ! Quand je me dévoue à leur défense, ils me préfèrent des courtisans incapables !

SCÈNE XIV.

LOUISE, LA MARQUISE, à gauche ; DOMINIQUE, au fond ; LE MARQUIS, au milieu, ROBERT, à droite.

ROBERT, paraissant à la porte de droite.

Monsieur le marquis... (S'arrêtant à la vue de Louise et sa mère.) Pardon, mesdames. (Au marquis.) Notre dernier entretien m'a convaincu que je n'ai plus votre confiance. Quoi qu'il m'en coûte, croyez-le ; la reconnaissance, la délicatesse me commandent de renoncer à des fonctions...

DOMINIQUE, du fond.

M. le comte de Kerengal.

(Mouvement dans tous les personnages.)

SCÈNE XV.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE COMTE, ROBERT.

LE MARQUIS, d'un ton dégagé.

J'allais envoyer chez vous, monsieur le comte, pour vous épargner une démarche prématurée. Madame la marquise, tout honorée qu'elle soit de vos offres, demande quelques jours de réflexion...

LOUISE.

Ah !

LA MARQUISE, bas, à son mari.

Merci, monsieur, merci.

DOMINIQUE.

Voilà une femme comme il y en a peu.

LA MARQUISE.

Sortez.

DOMINIQUE ; il fait un pas, puis revient.

Je ne dois pourtant pas laisser croire à madame...

LA MARQUISE.

Sortez, vous dis-je.

DOMINIQUE, même jeu.

Ce n'est pas une intrigue galante, mais une entrevue politique...

LA MARQUISE.

Politique ! avec qui ?

DOMINIQUE.

Avec l'ambassadeur d'Angleterre et M. de Kerengal.

LA MARQUISE, à part.

Ah ! un marché, sans doute, dont ma fille est le prix. C'est bien, Dominique, inutile de fermer cette porte, puisqu'il ne s'agit que d'un pareil rendez-vous. (Dominique sort.) Pauvre Louise ! je te sauverai, va ! aux dépens de mon repos, et de ma réputation, si c'est nécessaire.

M^{me} BRÉHAN, revenant du balcon, suivie de Louise.

C'est un spectacle horrible ! des blessés, des mourans, des morts ! Dans ces temps de discordes, maudites les entrailles qui ont donné le jour à des hommes. Vous êtes heureuse, madame, le ciel vous a rendue mère d'une fille charmante. Ange de paix, rien ne l'enlève à vos caresses... votre sang ne coulera pas dans nos guerres civiles.

LA MARQUISE.

Hélas ! chaque mère a ses épreuves, madame, et les miennes peut-être ne sont pas les moins cruelles.

MARGUERITE, à la porte du fond.

Daniel ! Daniel !

SCÈNE IV.

MARGUERITE, LA MARQUISE, DANIEL,
M^{me} BRÉHAN, LOUISE.

DANIEL, du fond.

Gloire à nous ! la Bastille n'est plus ! les troubles se retirent, le peuple triomphe !

M^{me} BRÉHAN.

Et que me fait le peuple et son triomphe ? Robert... qu'est devenu Robert ?

DANIEL.

Mon maître est un brave.

LOUISE.

Eh bien ?

DANIEL.

Aussi humain que courageux.

M^{me} BRÉHAN.

Pourquoi l'as-tu quitté ? que viens-tu faire sans lui ?

DANIEL.

Ne m'aviez-vous pas dit de vous apporter de ses nouvelles ?

M^{me} BRÉHAN.

C'est lui-même qu'il me faut,

DANIEL.

Le voici, madame.

ENÉ V.

MARGUERITE, DANIEL, LA MARQUISE, ROBERT, M^{me} BRÉHAN, LOUISE.

ROBERT, entrant du fond, courant à sa tante.

Ah !

M^{me} BRÉHAN.

Enfin !

ROBERT.

Et maintenant, pardon, pardon, pour toutes les inquiétudes que je vous ai causées.

M^{me} BRÉHAN.

Oui, vous avez bien tardé, monsieur, et je devrais... mais tout est oublié... Robert, puisque je te revois.

LA MARQUISE.

Et votre oncle, M. Bréhan ?

ROBERT.

Il me suit ; nous avons passé ensemble une partie de la journée. Je vous rends grâce, madame, des bontés que vous avez eues pour ma tante ; Daniel m'a tout dit... comment pourrai-je reconnaître ?

LA MARQUISE.

En nous rendant un nouveau service, monsieur.

ROBERT.

Moi ? à vous ! parlez, parlez.

LA MARQUISE.

Louise, accompagnez madame Bréhan ; puisqu'elle a retrouvé son neveu, elle consentira à prendre un peu de repos.

M^{me} BRÉHAN.

Le quitter déjà !

LA MARQUISE.

Je vous le rendrai tout à l'heure.

M^{me} BRÉHAN.

Vous le voulez, madame.

(Elle s'en va, avec Louise par la droite. Daniel et Marguerite sortent par le fond.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, ROBERT.

LA MARQUISE.

Monsieur Bréhan, [vous avez de l'amitié pour moi et ma fille.

ROBERT.

Je serais bien à plaindre si vous en doutiez, madame.

LA MARQUISE.

Nous vous devons déjà l'honneur et la vie.

ROBERT.

Pourquoi garder mémoire d'une dette que vous avez si largement acquittée !

LA MARQUISE.

Pour m'enhardir à en appeler de nouveau à votre dévouement.] Vous le savez, un grand malheur menace ma fille.

ROBERT.

Quoi ! vous craignez encore que le marquis...

LA MARQUISE.

Je n'accuse pas les intentions de M. de Lorges. Le bonheur de Louise, il le place dans une alliance magnifique, dans une fortune immense, et comme M. de Kerengal...

ROBERT.

Mais, madame, n'a-t-il pas rompu avec le comte, et avec la cour ? la victoire que nous venons de remporter ensemble...

LA MARQUISE.

L'impose à ceux qui le repoussaient, voilà tout. On lui fermait la place, et il y entre d'assaut. Avez-vous donc confondu le marquis de Lorges, le descendant des ducs de Bretagne, l'élève et l'ami des ducs de Choiseul ; l'avez-vous confondu avec ces patriciens niais qui servent les passions populaires au lieu de s'en servir ? Est-ce à moi, qui ne suis qu'une femme à vous apprendre à le connaître ? Il est vrai ; voilà seize ans que je l'étudie, que je le crains, que je l'admire. Ecoutez. Changant dans la forme, mais immuable au fond, laissant aux sots, comme il le dit, les scrupules et les remords, le marquis s'est fait une conscience à part, une moralité exceptionnelle. Qu'importent les moyens ? pour lui, le but est tout. Sauver la monarchie, voilà son rêve, voilà sa mission. L'orgueil s'est élevé chez lui jusqu'à la dignité d'un principe. Plus fanatique qu'ambitieux, plein de dévouement et de courage, il est prêt à tout sacrifier à sa religion politique, oui, tout, sa fortune déjà gravement compromise, sa famille — a-t-il une famille, lui ? et sa personne même, s'il le fallait. Aujourd'hui sur le point de monter au pouvoir, il prend Louise pour marche-pied ; et comme je veux défendre mon enfant, on songe à m'éloigner, à me séparer d'elle, afin de la marier

ensuite de gré ou de force, entendez-vous, Robert ?

ROBERT.

Mais c'est impossible !

LA MARQUISE.

Cela ne sera pas du moins, si vous consentez à me servir de second dans la lutte que je vais soutenir.

ROBERT.

Disposez de moi, madame.

LA MARQUISE.

Le marquis est jaloux de son honneur, à sa manière. Comme ministre, il se ferait gloire d'un crime, s'il le jugeait utile ; comme homme, il aurait honte d'une bassesse, dût-elle lui sauver la vie. A ce titre, il tremble devant l'opinion publique ; c'est sa seule faiblesse, si c'en est une ; or, je possède des papiers de famille qui se rattachent à un mystère d'infamie... arme terrible qui seule peut défendre ma fille ; aussi chercha-t-on d'abord à l'arracher de mes mains.

ROBERT.

Et vous avez pensé ?...

LA MARQUISE.

A confier cette arme à votre discrétion et à votre courage.

ROBERT.

Je vous en remercie.

LA MARQUISE.

A votre discrétion, parcequ'il ne faudra lire ces papiers et vous servir de cette arme, que lorsque je vous dirai : « Sauvez ma fille ! »

ROBERT.

J'attendrai vos ordres.

LA MARQUISE.

A votre courage, parce qu'il vous faudra braver la vengeance de deux personnes puissantes.

ROBERT.

Je défierais l'enfer pour être utile à vous et à votre fille.

LA MARQUISE.

Louise doit ignorer toujours le service que vous lui rendrez, et peut être pour prix de votre dévouement, ne recueillerez vous que son indifférence et...

ROBERT.

Oh ! que me demandez-vous ?

LA MARQUISE.

De partager avec moi un douloureux sacrifice. Si je pouvais seule sauver mon enfant, je ne serais pas à vos genoux.

ROBERT.

C'en est trop, madame ; je suis à vous, à la vie à la mort.

LA MARQUISE.

Bien, monsieur ! je vais chercher...

ROBERT.

Ces papiers de famille.

LA MARQUISE.

Allez, m'attendre auprès de votre mère adoptive; surtout ne lui dites jamais... je sens qu'elle me haïrait trop.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

ROBERT.

Dans quel trouble ces paroles m'ont jeté... La marquise l'a dit, sa fille doit ignorer toujours le service que je lui rendrai, et pour prix de mon dévouement, je ne recueillerai peut être que son indifférence et son mépris. C'est sans doute qu'il me faudra lutter contre un père qu'elle vénère et qu'elle aime. Qu'est-ce donc que le marquis de Lorges, pour qu'il inspire autour de lui autant de crainte et d'amour? Être mystérieux qui me fascine moi-même, malgré mes doutes et mes soupçons! Qu'entends-je? c'est sa voix... il est là, avec M. de Kerengal sans doute. Et la marquise qui va rentrer... Si M. de Lorges nous surprenait ensemble... Courons d'abord la prévenir.

(Il va pour sortir par le fond.)

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, ROBERT.

ROBERT, au seuil de la porte, il heurte quelqu'un.
Mon oncle!

L'ABBÉ.

Robert, où sommes-nous ici?

ROBERT.

Vous le savez; n'y avez-vous pas accompagné ma mère?

L'ABBÉ.

Et cette maison que nous apercevons là-bas au bout du jardin?

ROBERT.

C'est l'hôtel de Lorges, dont ce pavillon est une dépendance.

L'ABBÉ.

Ah! serait-ce M. de Lorges que je viens de voir tout à l'heure?... Dis-moi, quel est le député qui a demandé le rappel de Necker et le renvoi des troupes?

ROBERT.

C'est le marquis.

L'ABBÉ.

Quel est ce patricien qui tantôt s'est comporté si courageusement à l'Hôtel-de-Ville?

ROBERT.

C'est le marquis.

L'ABBÉ.

A merveille! Avant d'être comte et marquis de Lorges, ne portait-il pas un autre nom?

ROBERT.

Je ne lui en connais pas d'autres. Toutes ces questions, où tendent-elles?

L'ABBÉ.

Nous venons de nous rencontrer face à face à la porte du jardin, et je ne sais pourquoi nous avons reculé tous deux de surprise et d'épouvante.

ROBERT.

Qu'avez-vous, mon oncle? vous que j'ai vu si calme au milieu des périls et en face de la mort, vous êtes en proie à une agitation, à un trouble...

L'ABBÉ.

Ne m'as-tu pas dit que ton protecteur était un partisan dévoué de la réforme, un héros de patriotisme?

ROBERT.

Je le croyais.

L'ABBÉ.

Ne vas pas en douter, du moins, aujourd'hui que ses discours attestent ses sentimens, et que ses actes confirment ses paroles.

ROBERT.

Ce n'est pas ce qu'on prétend.

L'ABBÉ.

Tais-toi... veux-tu te faire l'écho de la calomnie? Avec toi, comme toi, plus que toi, j'ai besoin de croire à cet homme, à la fermeté de ses principes, à la loyauté de son caractère.

ROBERT.

Vous! je ne vous reconnais plus, mon oncle.

L'ABBÉ.

C'est que ce jour me rajeunit de trente années; c'est qu'il me ramène à cet âge heureux où le cœur s'ouvre à la foi et à l'espérance; c'est que je sens la confiance et l'amitié qui reflorissent dans mon âme. Ne va pas te moquer de ton vieil oncle... Si tu savais?... j'ai cru reconnaître.... A quoi bon te conter le rêve que mon cœur vient de faire? Après trente ans de séparation, on ne se rencontre pas dans cette vallée de larmes; on ne se reconnaît plus du moins. Et cependant, si j'avais entendu sa voix, je jurerais que c'est lui.

ROBERT.

Le marquis de Lorges, il est là, mon oncle, vous pouvez l'entendre. Tenez, le voici qui vient lui-même au-devant de vous.

L'ABBÉ.

Laisse-nous seuls. (Robert sort.) Notre dernière entrevue n'a eu que Dieu pour témoin, qu'il en soit de même de celle-ci. (Demi-nuit.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, L'ABBÉ.

LE MARQUIS, entrant par la gauche, à la cantonade.

C'est convenu, messieurs, veuillez m'attendre ; j'ai deux mots à dire à la marquise. (A part.) De la popularité et du pouvoir... enfin, nous y voilà. Etrange époque, où pour se faire simplement reconnaître et accepter par les siens, il faut dépenser plus de temps, d'efforts et de génie qu'il n'en faudrait peut-être pour sauver la France !

L'ABBÉ, dans le fond.

Il vient de parler, et je ne l'ai pas reconnu.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas seul... que vois-je ! N'est-ce pas cet homme qui tantôt m'est apparu dans la mêlée, et tout à l'heure quand je rentrais chez moi ?

L'ABBÉ.

Marquis de Lorges, n'aviez-vous pas un autre nom ?

LE MARQUIS.

Que vous importe ?

L'ABBÉ.

Baron de Daoulas, n'aviez-vous pas un ami dévoué ?

LE MARQUIS.

Silence !

L'ABBÉ.

Quoi ! après trente années d'absence, voilà l'accueil que vous lui faites. Pour que vous lui répondiez, faut-il donc qu'il vous parle par sa blessure ?

LE MARQUIS.

Qui que vous soyez, monsieur, malheur à vous ! vous allez payer cher votre artifice ou votre audace.

L'ABBÉ.

Oh ! parle, parle encore ! A ces paroles menaçantes, à cette voix en colère, je te reconnais, Arthur, et c'est pourquoi je leur pardonne et les bénis, fussent-elles m'assassiner une seconde fois.

LE MARQUIS.

J'en deviendrai fou, si ce n'est pas Raoul lui-même.

L'ABBÉ lui ouvrait les bras.

Mon ami !

LE MARQUIS s'y jettant.

Mon frère !

L'ABBÉ.

Assez ! assez ! ou je vais mourir dans tes bras de joie et de tendresse.

LE MARQUIS.

Ce n'est donc pas un rêve ; après t'avoir tant pleuré, je te retrouve. Cruel ! pourquoi m'avoir laissé ignorer si long-temps que tu avais survécu à notre malheureux duel?... qu'es-tu devenu ? qu'as-tu fait ? qu'est-ce qui t'amène à Paris ? Dis,

LE DERNIER MARQUIS.

parle. Tu me dois compte de trente ans d'absence. Trente ans ; mais c'est l'existence d'un homme... rends-les moi, que je me rajeunisse dans tes souvenirs, et que je revive de ta vie passée.

L'ABBÉ.

Echappé à la mort, je t'ai attendu, je t'ai cherché vainement. Depuis ce jour fatal, des malheurs et des devoirs obscurs, voilà ma vie. Né du peuple, j'ai embrassé le sacerdoce par vocation et comme le seul état où je pusse être utile à mes semblables.

LE MARQUIS.

En effet, cette consécration manquait à tes rêves évangéliques.

L'ABBÉ.

Rêves que nous réaliserons ensemble ! Mais toi, parlons de toi : mon camarade d'études si léger et si futile en apparence, comment l'aurais-je reconnu sous ses titres nouveaux et la gravité de l'homme d'état ? Tes épreuves, ton mariage, ta fortune, ta mission politique, voyons ! raconte-moi cela, je veux tout savoir.

LE MARQUIS.

Que te dirai-je ? j'ai vécu, j'ai souffert, balotté entre les passions de mon âme et les intrigues de la cour. Mes misères et mes honneurs, mes défaites intimes et mes triomphes publics, oh ! laisse-moi un instant oublier tout cela, pour ne me rappeler qu'une chose, notre enfance et notre amitié.

L'ABBÉ.

Notre amitié, oui, retrempons-la dans nos souvenirs, et puis nous la glorifierons ensemble par nos travaux communs... car, tu ne sais pas encore ; comme toi, je suis député aux états-généraux.

LE MARQUIS.

Toi, Raoul ?

L'ABBÉ.

Cela t'étonne.

LE MARQUIS.

Je le disais bien, oublions, oublions le présent. Aux états, à la tribune, au club, on n'a d'amis que ceux qui partagent vos principes, et qui combattent sous le même drapeau.

L'ABBÉ.

Et quand même ! mon drapeau, c'est celui que tu as si bien appelé l'oriflamme de la liberté ; mes principes, si je ne me trompe, ne sont-ce pas ceux que tu as éloquemment défendus à la tribune ? Une royauté populaire, une aristocratie de mérites et de talents. Mon vote, ma parole, ma vie, tout à toi, puisque je te retrouve transfiguré selon mon cœur, ouvrier comme moi, mais plus grand que moi, de la régénération qui commence.

LE MARQUIS.

Oui, sans rien rejeter de mes anciennes convictions, j'ai cru que quelques modifications dans la forme, dans la manière de les défendre, de les faire triompher...

L'ABBÉ.

Marquis de Lorges, pas de mauvaise honte devant votre ami. Arthur, pourquoi rougirais-tu d'une transformation qui t'honore ? tu as changé, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis toujours le même, et je m'en vante.

L'ABBÉ.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Non pas que je me pétrifie dans une foi immobile, comme une statue sur le tombeau de mes pères. Qui n'avance pas, rétrograde ; qui n'agit plus, se suicide. Il n'y a que la sottise accouplée à l'orgueil qui engendre les résistances implacables.

L'ABBÉ.

Eh bien ! alors ?...

LE MARQUIS.

Aussi, je ne prétends pas refaire mon siècle, mais y faire ma place, en modifiant, selon les progrès et les besoins de l'époque, la royauté que je défends et la noblesse que je représente.

L'ABBÉ.

Ainsi, tu as fait de l'opposition contre la cour ?

LE MARQUIS.

Par représailles.

L'ABBÉ.

Et défendu la cause du peuple ?

LE MARQUIS.

Par calcul ! Le char populaire, les niais s'y attellent, les habiles y montent.

L'ABBÉ.

Sais-tu bien que c'est de la fourberie ?

LE MARQUIS.

Autrement dit de l'adresse.

L'ABBÉ.

Et si je t'arrachais ton masque ?

LE MARQUIS.

Attends un peu, je le jeterai moi-même.

L'ABBÉ.

Oui, quand tu auras consommé l'œuvre que tu médites. Mais, grâce à Dieu ! je puis déjouer tes déplorables intrigues.

LE MARQUIS.

Déplorables intrigues ! nous verrons bien. En attendant, tout redoutable que tu sois, je te brave et te défie.

L'ABBÉ.

Je ne suis pas une ombre muette ; et, si je sors de ma tombe, ce n'est point pour te servir de complice.

LE MARQUIS.

Mais d'adversaire peut-être !

L'ABBÉ.

Pourquoi pas ?

LE MARQUIS.

A l'épreuve donc. Aussi bien, je suis à bout de ruses et de patience ; au tour de la force et du courage. Je me lasse de n'avoir affaire qu'à des gens

que je ne puis ni aimer, ni haïr, indignes qu'ils sont de colère ou de miséricorde, cœurs amollis dans les villes, empreintes effacées dans les cours. A toi nature primitive et énergique ; à toi mon estime, estime d'homme à homme, lutte de frère à frère. A ta vue, je sens renaître en moi, la vie, la passion, l'enthousiasme. Personnifiant le principe que je combats, par conviction et non par intérêt, tu ranimes mes forces dans le souvenir de notre dernière lutte, et dans l'espoir d'une victoire nouvelle.

L'ABBÉ.

Eh bien ! je vous attends, marquis de Lorges. Il y a trente ans, vous m'avez vaincu sur le terrain de la violence et de la barbarie ; voici l'heure de prendre ma revanche sur le champ de bataille de la civilisation et de la justice. Merci du gant que vous m'avez jeté ; c'est à la face de la France que je vais le relever, en défendant contre vous la cause de la réforme et du peuple.

LE MARQUIS.

Ignorez-vous que j'ai fait toutes ses victoires et que cette cause n'existe que par moi ?

L'ABBÉ.

Je sais qu'elle vous a fait grand entre ses défenseurs ; mais l'orgueil vous abuse, si vous vous croyez nécessaire.

LE MARQUIS.

Est-ce des hommes... de votre espèce qui me remplaceront ?

L'ABBÉ.

De mon espèce ? Baron de Daoulas, tu es toujours le même, et ce mot me le prouve. Tu as raison, notre origine est différente, car tu es de la race des fratricides.

LE MARQUIS.

Oh ! taisez-vous, monsieur, taisez-vous.

L'ABBÉ.

A l'œuvre donc ! où me frapperas-tu ?

LE MARQUIS.

C'est vous qui me provoquez.

L'ABBÉ.

Tiens, voici ma poitrine : tu dois la reconnaître, elle est marquée à tes armes.

LE MARQUIS.

Grâce ! vous abusez de votre faiblesse : ne me tentez pas, monsieur, laissez-moi... Vous l'avez dit, c'est à la tribune que nous viderons ce débat. Le but que je poursuis n'a rien à craindre, ni de vos indiscretions ni de vos attaques. Vous prétendez guérir la France en y installant une égalité chimérique ; moi, je répons de la sauver en y restaurant l'aristocratie. Ainsi donc, à la tribune, face à face, et drapeau contre drapeau. Au plus heureux la chance ; au plus fort la victoire. Vainqueur ou vaincu, j'ai foi dans ma cause, et j'aime mieux mourir pour elle que de survivre à sa défaite.

(Il sort par le fond.)

L'ABBÉ, seul.

Mon Dieu ! pourquoi me rendre mon ami, puisque le temps, qui a guéri ma blessure, n'a point changé son âme ?

SCÈNE X.

L'ABBÉ, M^{me} BRÉHAN.

M^{me} BRÉHAN, entrant par la droite, toute émue.

Mon frère, mon frère.

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous, Madeleine, qu'avez-vous ?

M^{me} BRÉHAN.

Je vous cherchais pour vous dire... il y a une demi-heure, parmi les personnes qui entraient chez M. de Lorges, savez-vous qui j'ai cru reconnaître ? Le comte de Plélo, le père de mon fils !

L'ABBÉ.

Plus bas, ma sœur, plus bas... Êtes-vous bien sûre ?

M^{me} BRÉHAN.

J'étais avec M^{lle} de Lorges... dans mon trouble, j'ai failli me trahir.

L'ABBÉ.

Du calme, Madeleine... il y va de votre honneur, de celui de Robert.

SCÈNE XI.

LE COMTE, L'ABBÉ, M^{me} BRÉHAN; puis, LOUISE, MARGUERITE et DANIEL; ensuite ROBERT, et enfin LA MARQUISE.

LE COMTE, dans la coulisse de gauche.

Mon cher marquis, où êtes-vous donc ? las de vous attendre, lord Dorset est parti.

M^{me} BRÉHAN.

Je connais cette voix... ô mon Dieu !

LE COMTE, entrant.

Eh bien ! qu'a répondu la marquise ?

L'ABBÉ.

Bonsoir, monsieur le comte.

LE COMTE.

L'abbé Leguen !

L'ABBÉ.

Député de Kerengal, ne vous en déplaît.

LE COMTE.

Chez le marquis de Lorges !

L'ABBÉ.

Pour vous servir, monseigneur.

M^{me} BRÉHAN, à Louise qui vient d'entrer par la droite, suivie de Marguerite et de Daniel, portant des lumières.

Ah ! mademoiselle, voyez-vous cet homme ?

LOUISE.

C'est le comte de Kerengal, à qui l'on veut m'unir.

M^{me} BRÉHAN.*

Pauvre enfant !

LE COMTE.

Je ne m'attendais pas, mademoiselle, à vous trouver en pareille compagnie.

LOUISE.

En l'absence de ma mère et par son ordre, je rends les devoirs de l'hospitalité à madame...

LE COMTE.

A madame ? Je la connais... et je ne sache pas...

L'ABBÉ, bas, à Madeleine, en voyant entrer Robert. Robert !

M^{me} BRÉHAN.

En présence du comte !

LE COMTE.

Permettez-moi, mademoiselle, de vous ramener auprès de M^{me} la marquise.

ROBERT, à part, au foad.

Monsieur de Kerengal !

L'ABBÉ, allant à lui.

Arrête !

LOUISE.

Je vous rends grâce, monsieur le comte ; je dois l'attendre ici.

LE COMTE.

Auprès de cette femme !

ROBERT, faisant un pas.

Cette femme !

L'ABBÉ.

Silence !

LE COMTE.

Une étrangère qui vous trompe et me calomnie.

ROBERT, avançant à la gauche du comte.

Malheur à vous, monsieur, vous insultez ma mère.

LE COMTE.

Comment ?

L'ABBÉ.

Sa mère adoptive.

ROBERT.

Non pas, ma mère véritable, selon le sang et selon la tendresse ; ma mère que j'avouerais, que je défendrais à la face de la terre et du ciel. Assez de réticence et de mystère ; je vous ai obéi tant que j'ai pu ; mais me taire quand on vous outrage, c'est impossible. Ma mère, voici ma mère !

(Il passe devant l'abbé, et va à M^{me} Bréhan.)

LE COMTE.

Je vous fais mon compliment, jeune homme, je ne vous savais pas d'une naissance... [aussi infâme.

* Marguerite, le comte, l'abbé, M^{me} Bréhan, Louise, Daniel.

ROBERT.

On ne nait pas infâme, monsieur; on le devient.

LE COMTE.

Et je ne châtierai pas tant d'insolence.]

ROBERT.

Prenez garde, monsieur, ou je pourrais vous répondre.

LE COMTE.

Pas de calomnie du moins.

ROBERT.

Pas d'hypocrisie, s'il vous plaît. Vous êtes au milieu des témoins et des victimes de vos violences. [Ne reconnaissez-vous pas cette jeune fille (Montrant Marguerite.) que j'ai soustraite à vos brutalités? Ne vous rappelez-vous plus que vous avez pris ma poitrine sans défense, pour le point de mire de vos balles meurtrières?... Ce jeune homme (Montrant Daniel.) qui vous a sauvé la vie, comment l'avez-vous récompensé? par des menaces et l'exil. Et ce digne vieillard, n'avez-vous pas voulu, par vos intrigues, lui fermer les états-généraux.] Vous l'avez oublié, monsieur; noblesse oblige et forfaire à l'honneur, c'est déroger.

LA MARQUISE, entrée par le fond, elle entend Robert et s'avance entre le comte et lui.*

Assez, monsieur, assez!

ROBERT.

La marquise!

* Marguerite, le comte, l'abbé, la marquise, Robert, M^{me} Bréhan, Louise, Daniel.

LA MARQUISE.

M. de Kerengal, mon mari vient de me foire part de vos honorables intances, et j'ai promis...

LOUISE.

Oh!

LA MARQUISE.

De lui transmettre demain ma réponse.

LOUISE.

Demain?

LE COMTE.

Je compte sur la promesse de M. de Lorges, et sur votre bienveillance, madame; malgré les déclamations que vous venez d'entendre. Mais patience, bientôt nous ferons justice de tant d'insolences et d'innovations. (A Robert.) Sans adieu, mon jeune vainqueur. (A l'abbé.) Monsieur le député, vous aurez de mes nouvelles.

L'ABBÉ, au comte.

Un mot encore, monsieur le comte, rappelez-vous que c'est demain que l'assemblée doit mettre aux voix l'abolition des droits féodaux.

LE COMTE, ironiquement.

Sur la proposition de M. de Lorges.

L'ABBÉ.

Ou sur la mienne.

ROBERT.

Merci, mon oncle, je vous devrai la liberté.

LA MARQUISE, à demi voix.

A quoi l'emploirez-vous?

ROBERT.

A défendre votre fille.

LA MARQUISE, lui remettant un portefeuille.
Tenez, monsieur.

ACTE QUATRIÈME.

Décor du deuxième acte.

SCÈNE I.

DANIEL, puis DOMINIQUE.

DANIEL, entrant par la gauche.

La noble et excellente dame que la marquise! que de délicatesse dans ses attentions pour M^{me} Bréhan! elle m'envoie chercher de ses nouvelles, et lui rappeler qu'elle l'attend ce matin avec son fils pour la présenter à M. de Lorges.

DOMINIQUE, venant du fond.

Allons, vive le roi, et vive l'assemblée!

DANIEL.

Quelle joie, monsieur Dominique!

DOMINIQUE.

Monsieur! Débarasse-toi, Daniel, de ces formes serviles, et appelle-moi Dominique, tout court.

DANIEL.

Je sais trop ce que je dois au premier valet de monseigneur.

DOMINIQUE.

Valet!... Vous m'outragez: il n'y a plus ni maître ni valet. Pauvre garçon! il ne sait pas ce qui s'est passé aux Etats-Généraux.

DANIEL.

Et quoi donc, s'il vous plaît?

DOMINIQUE.

En voilà une séance qui peut compter! Jusqu'à présent, nos députés avaient dépensé leur temps en discussions stériles sur la réunion des trois ordres, le vote par tête, que sais-je moi? le tiers et le quart; paralysant toutes les bonnes volontés du roi et des ministres, se divisant sur toutes choses

et ne s'entendant sur rien, pas même sur la question des réverbères; ce qui a fait dire à un plaisant : « Béni soit le bon Dieu de nous avoir donné le soleil sans prendre d'avis, car s'il eut consulté une assemblée de notables, il y aurait eu au moins cent votx contre dix pour ne point avoir de soleil! » Mais cette fois ils n'y ont pas été de main morte. La séance, ouverte hier à trois heures, s'est prolongée toute la nuit, et vient de se terminer par un vivat et un *Te Deum* universel.

DANIEL.

Et l'objet de la discussion ?

DOMINIQUE.

C'était la proposition du marquis de Lorges.

DANIEL.

Sur l'abolition des droits féodaux.

DOMINIQUE.

Tout juste.

DANIEL.

Et bien ?

DOMINIQUE.

Dès l'ouverture de la séance, le marquis a retiré sa proposition. Personne n'osait la reprendre, lorsqu'un nouvel orateur, l'abbé... je ne sais plus son nom.

DANIEL.

Leguen, député de Kerengal.

DOMINIQUE.

C'est cela même... est monté à la tribune, et dans un discours qui a duré deux heures, il a fait de la féodalité une peinture, mais si fidèle, mais si touchante que l'assemblée entière a éclaté en sanglots; toutes les voix éloqu岸tes ont appuyé sa harangue, et joignant l'action à la parole, chacun est venu faire à la tribune le sacrifice de ses privilèges. L'entraînement était général: suppression des juridictions seigneuriales, abolition de la servitude, rachat de la dime, égalité des impôts, admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires, tout a été voté d'enthousiasme. On a proclamé le roi restaurateur de la liberté française, et l'on s'est séparé dans la joie après une accolade universelle.

DANIEL.

Et le marquis ?

DOMINIQUE.

Parbleu ! il a fait comme les autres. Bien plus, poussant l'abnégation jusqu'au sublime, il a proposé l'abolition des armoiries et des titres. Mais l'assemblée, hors d'haleine, après avoir fait tant de chemin, n'a pas voulu suivre notre marquis de Lorges, qui, furieux de dévouement et de dépit, a déposé sa démission de membre des États sur le bureau du président.

DANIEL, à la fenêtre.

Un carosse à la porte... c'est votre maître qui yentre.

DOMINIQUE.

Recevons-le dignement: n'a-t-il point plaidé notre cause, en se prononçant contre les livrées?... il faut que je le complimente. Que ne suis-je orateur ? Et pourquoi pas ? avec l'aide de ce papier que j'ai trouvé dans la poche du marquis... le brouillon du discours qu'il a improvisé cette nuit.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, DOMINIQUE, DANIEL.

LE MARQUIS, du fond, préoccupé, se parlant à lui-même.

C'est une surprise, une défaite, véritable. Une fois ministre, il faudra pousser les choses au pire, ou la monarchie est perdue sans retour.

DOMINIQUE.

Monsieur le marquis daignerait-il nous permettre?...

LE MARQUIS, même jeu.

Du moins, grâce à mon adresse, je sors des États avec ma popularité...

DANIEL.

Il ne vous a pas entendu.

DOMINIQUE.

Je lui ai parlé trop servilement, dans l'ancien style.

LE MARQUIS, même jeu.

Et maître de la situation, je vais comme ministre faire de l'assemblée ce qu'il me plaira et conduire la réforme où bon me semble.

DOMINIQUE, en face du marquis.

Monsieur veut-il agréer l'hommage de mon admiration ?

LE MARQUIS.

C'est toi, Dominique, laisse-moi.

DOMINIQUE.

Je vous fais mon compliment, monsieur, vous avez été bien beau.

LE MARQUIS.

Quelle impertinence ! oubliez-vous?...

DOMINIQUE.

Je dis beau; ce n'est pas assez, monsieur, mais admirable, sublime... Aussi, fidèle à vos leçons, désormais j'aurai soin de ne plus affubler la dignité humaine des livrées de la servitude.

LE MARQUIS.

Quel est ce triple galimathias ?

DOMINIQUE.

C'est votre discours qui m'inspire...

LE MARQUIS.

J'ai peur que ce ne soit mon vin.

DOMINIQUE.

Ne faites pas le modeste, monsieur; ces paroles, je les ai entendues sortir de votre bouche : la

preuve, c'est que les voilà écrites de votre main. (Il lit le brouillon.) Écoutez ! « Les marques avilissantes de la servitude contristent mes regards... et je ne veux plus... »

LE MARQUIS.

Ah ! drôle, tu sais lire maintenant.

DOMINIQUE.

Est-ce que j'ai jamais prétendu le contraire ?

LE MARQUIS.

Comment, insolent ! tu as l'audace !...

DOMINIQUE, confus.

J'oubliais... une fois n'est pas coutume... j'ai appris à lire depuis hier.

LE MARQUIS.

Pour déchiffrer mes brouillons peut-être.

DOMINIQUE.

Dame ! l'égalité...

LE MARQUIS.

Fera bien d'autres miracles, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE.

Avec votre permission.

LE MARQUIS.

En attendant, je te chasse de chez moi.

DANIEL, à part.

Au nom de l'égalité.

DOMINIQUE, suppliant.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Pour t'apprendre à être moins impertinent.

DOMINIQUE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Moins fourbe...

DOMINIQUE.

Que votre excellence...

LE MARQUIS.

Et moins frippon.

DOMINIQUE.

Me pardonne.

LE MARQUIS, feuilletant des papiers sur la table qui est à gauche.

Sors d'ici à l'instant, ou je te fais pendre haut et court, comme tu le mérites.

DOMINIQUE.

Comme je le mérite, monseigneur ? Après m'avoir mêlé à vos intrigues, vous me menacez de la potence... Attendez, si vous avez de quoi me faire pendre, j'ai de quoi vous faire...

LE MARQUIS.

Tu n'es pas encore parti, misérable !

DOMINIQUE.

Si fait, monsieur le marquis, je pars... je vais à l'Hôtel-de-Ville. (Il sort par le fond.)

DANIEL.

De grâce ! monseigneur, défiez-vous de cet homme.

LE MARQUIS.

C'est bien, Daniel. Dites à M^{me} de Lorges que je l'attends. (Daniel sort par la gauche.) M. de Ke-

rengal doit venir me prendre dans une heure, et le consentement de la marquise... je n'ai pas de temps à perdre. Qu'il m'en coûte de lui enlever sa fille !... Encore ce sacrifice à ma cause, [et désormais plus de ces luttes misérables, où je m'amoindris et me mutilé, mais des batailles généreuses, où l'on s'exalte, où l'on s'immortalise, soit par une grande victoire, soit dans une mort héroïque.]

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE, venant de gauche.

Je vous dérange, monsieur ?

LE MARQUIS.

Non, marquise, au contraire.

LA MARQUISE.

Je vous ai promise une réponse précise, et je viens vous la donner. Si, pourtant, il vous convenait d'attendre, ou si votre bonté voulait m'accorder encore...

LE MARQUIS.

Vous savez ce que j'espère de vous, et vous avez eu quarante huit heures pour vous y préparer.

LA MARQUISE.

Je les ai passées en larmes et en prières, et je suis prête à tout.

LE MARQUIS.

Excepté à m'obliger, peut-être ?

LA MARQUISE.

Excepté à sacrifier ma fille du moins.

LE MARQUIS.

Est-ce votre dernier mot ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Mais, vous ne voyez donc pas que ma vie, mon honneur, ma mission sociale, dépendent de ce mariage ?

LA MARQUISE.

Je considère que ce mariage compromet le bonheur, la vertu, la vie peut-être de mon enfant.

LE MARQUIS, s'emportant.

Ah ! maheur à vous ! (Se contenant.) Grace, madame, grace ! je serais désolé d'en être réduit à recourir à la violence.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous le voulez ? (Il sonne, un domestique paraît.) Une voiture et des chevaux de poste, sur le champ. (Le laquais sort.)

LA MARQUISE.

Où va-t-on me conduire ?

LE MARQUIS.

Au couvent de Maubuisson.

LA MARQUISE, à part.

De Maubuisson... Je suis perdue. (Haut.) L'abbesse est une amie de ma mère.

LE MARQUIS.

Et voici l'ordre de vous y faire enfermer.

LA MARQUISE.

Mais sous quel prétexte?

LE MARQUIS.

Comme... coupable, ou comme aliénée, à votre choix.

LA MARQUISE.

Et je partirai?...

LE MARQUIS.

Dans un quart d'heure... Adieu, madame.

(Fausse sortie par la gauche.)

LA MARQUISE.

Me séparer de mon enfant, l'immoler en mon absence... Arthur, Arthur, pitié, pitié! mais regardez-moi donc, je pleure, je prie, je suis à vos genoux.

LE MARQUIS.*

Vous?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur; moi, moi! comme une suppliante, comme une coupable, votre victime vous demande merci. Ce n'est pas la femme, c'est la mère qui se traîne à vos pieds. Grâce! encore une fois, Arthur, grâce pour elle! grâce pour ma fille!

LE MARQUIS.

Relevez-vous, madame; ne cherchez pas à m'attendrir par vos larmes. Quoi! si près du but que je poursuis... lorsque je vais entrer au pouvoir, un caprice de femme, un fêtu de paille m'arrêterait?... Non!

LA MARQUISE.

Prenez garde, monsieur, un fêtu de paille peut allumer un incendie, un caprice de femme peut vous perdre sans retour.

LE MARQUIS.

Quel langage, madame!

LA MARQUISE.

Vous venez de fouler aux pieds la mère, c'est l'épouse qui vous parle maintenant, et qui vous parle debout et de haut, monsieur. Moi, marquise de Lorges, de mon chef, et non du vôtre, entendez-vous? fille du comte de Morville, ministre sous Louis XV, allée par les femmes à la maison régnaute, et au feu roi par des liens secrets, j'irai me jeter aux pieds de Louis XVI, et il écoutera mes plaintes, lui.

LE MARQUIS, s'asseyant près la table à gauche.

Vous oubliez, madame, que l'abbaye de Maubuisson a de bonnes murailles, et que l'abbesse est une amie de votre mère.

* Le marquis, la marquise.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'écrirai au roi; je lui dirai tout, oui tout! non pas ce que j'ai souffert comme femme, ces choses-là ne se disent qu'à Dieu; mais ce que je souffre à cause de ma fille, et il ne permettra pas qu'une pareille union s'achève; il écoutera la voix du sang, sinon celle de la justice, et il sauvera Louise, comme il le peut, comme il le doit.

LE MARQUIS.

Est-ce que vos suppliques parviendront jusqu'au roi, madame? Le ministère et la cour, c'est une double barrière, dont je garderai moi-même les entrées.

LA MARQUISE.

Vous avez donc fait de la royauté votre dupe, et de la religion votre complice. Alors, je m'adresserai à la reine du monde, à l'opinion publique. C'est une majesté que vous avez contribué, pour votre part, à élever sur la ruine des autres. Vous l'adorez en fanatique, vous la servez en esclave. C'est d'elle que vous attendez tout, la fortune, les honneurs, le pouvoir. Moi qui ne lui demande que la justice, je vous citerai à son tribunal.

LE MARQUIS.

En supposant qu'on vous écoute, en croira-t-on une femme enfermée comme folle ou comme coupable?

LA MARQUISE.

On me croira, parce que j'apporterai des preuves...

LE MARQUIS.

Des preuves!

LA MARQUISE.

Avant et après notre mariage, monsieur, des lettres furent échangées entre vous et ma mère.

LE MARQUIS, se levant.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Ce que je dis commence à vous troubler, il me semble.

LE MARQUIS.

Au fait! au fait!

LA MARQUISE.

De ces lettres, j'en ai gardé quelques-unes comme preuve d'une infamie où vous avez trempé.

LE MARQUIS, voulant sortir.

Dieu! ces lettres...

LA MARQUISE.

Où allez-vous? forcer mon secrétaire! épargnez-vous cette peine, elles n'y sont plus.

LE MARQUIS.

Ces lettres, madame, je les veux, et sur-le-champ.

LA MARQUISE.

Pas de violence inutile, monsieur, je me suis garantie contre la crainte et la faiblesse. Vous me mettriez à la torture que vous n'obtiendriez rien de moi. Je n'ai plus vos lettres.

LE MARQUIS.

Vous avez eu l'imprudence de les remettre en des mains étrangères!...

LA MARQUISE.

A votre tour, monsieur, vous tremblez devant moi.

LE MARQUIS.

Mais c'est impossible, la marquise de Lorges n'a pas oublié le soin de sa réputation au point de se trahir elle-même.

LA MARQUISE.

Vous l'avez réduite à ne chercher son salut que dans le désespoir.

LE MARQUIS.

Mais ce sera un scandale affreux, où vous pérez la première.

LA MARQUISE.

Qu'importe! si je sauve ma fille.

LE MARQUIS.

Aux dépens de votre honneur, en publiant votre faute et votre honte!

LA MARQUISE.

La faute! elle est à ceux qui ont indignement abusé de ma jeunesse et de mon inexpérience. La honte! elle retombera sur la tête de ceux qui ont conclu à mon insu, et malgré moi, un marché infame!

LE MARQUIS.

Mais vous savez bien que j'ai été la dupe de votre mère.

LA MARQUISE.

Ou son complice, à votre choix; après tout, l'opinion publique décidera.

LE MARQUIS.

Silence, retirez-vous; ou je pourrais oublier que vous êtes une femme.

(Il s'assied à la table, la tête dans ses mains.)

LA MARQUISE.

Vous le voulez; je vais attendre vos ordres dans les bras de ma fille. (Bas à Robert, qui entre par le fond.) Robert! c'est l'heure du péril: Sauvez Louise.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

ROBERT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, sans voir Robert.

Des femmes, toujours des femmes sur mon passage. (Il se lève.) [Quand ma bouche se remplit de menaces, quand mes bras se tordent de colère,] me taire pour ne pas être barbare, et reculer de peur d'être lâche! (Il marche.) Enfer, suscite-moi donc des obstacles que je puisse briser sans remords, et des adversaires que je puisse vaincre sans honte. (Apercevant Robert) Un homme! ah?

voici un homme! Ce doit être le dépositaire de ces lettres fatales... voyons s'il se trahira.

ROBERT.

Qu'avez vous, monsieur le marquis?... Est-ce ma vue qui vous exaspère à ce point? je me retire.

LE MARQUIS.

Ce que j'ai?... Pardieu, vous ne sortirez pas sans que je vous le dise; j'ai que ma joie est extrême à vous rencontrer en ce moment, et que ce m'est un grand honneur d'être le premier à saluer en vous un de mes égaux, un de mes pairs.

ROBERT.

Malgré l'ironie de la forme, j'accepte le compliment, monsieur: désormais, plus d'entraves arbitraires, plus de privilèges absurdes.

LE MARQUIS.

Ce qui veut dire que tous les hommes vont naitre égaux en force, en talents et en vertus.

ROBERT.

Non, monsieur; mais seulement que tous les hommes pourront se développer et se classer dans la mesure de leurs forces, de leurs vertus, et de leurs talents.

LE MARQUIS.

A l'œuvre donc, messieurs les plébéiens, vous avez fort à faire; en fait de mérites et de belles actions, vous êtes d'autant plus riches en espérances que vous êtes plus indigens en souvenirs.

ROBERT.

Nos souvenirs!... ils ne sont pas moins glorieux que les vôtres, dans le clergé, dans le barreau, dans les sciences, dans les lettres.

LE MARQUIS.

Et dans la politique, sans doute!

ROBERT.

Oui, certes! témoins nos plus grands ministres: Suger, Richelieu, Colbert.

LE MARQUIS.

Et dans la guerre, peut-être!

ROBERT.

Le bel avantage! vous nous avez exclus de la comparaison en ne distribuant les grades qu'à la naissance. Mais attendez. L'Europe s'agite à nos portes; vienne l'heure de l'attaque, et, sous le régime de l'égalité, nous vous prouverons que le génie militaire ne nous fait pas plus défaut que les autres. Nous verrons si l'école des batailles ne formera point parmi nous de grands capitaines, comme Fabert et Catinat, et si toutes vos renommées guerrières ne pâliront pas devant nos gloires naissantes.

LE MARQUIS, à part.

Il ne se trahira donc pas.

ROBERT.

La noblesse, monsieur, vous le savez mieux que moi, si grande qu'elle ait été, c'est une institution depuis long-temps viciée dans son principe, et fatale dans ses conséquences.

LE MARQUIS.

Vous croyez !

ROBERT.

Je ne vous parle pas de ce siècle où vous ne vous survivez que par l'incrédulité et la débauche, flattant et singeant les philosophes, après avoir courtisé et épousé les maîtresses royales.

LE MARQUIS, à part.

Ces lettres, il a lu ces lettres.

ROBERT.

[L'éternelle gloire de nos rois, c'est d'avoir, malgré vous et contre vous, sauvé et constitué l'unité française, avec l'aide de Dieu et du peuple. C'est que, voyez-vous?] la patrie, [nous l'aimons, nous, à l'égal d'une mère, comme une terre fécondée par nos larmes et notre sang.] Ce que vous aimez d'elle, vous, ce sont vos trésors et vos privilèges, prêts à sacrifier sa gloire et son intégrité au maintien de vos dignités et de vos richesses. Ah! si vous pouviez emporter toutes ces choses à la semelle de vos souliers, comme vous fuiriez la France, aujourd'hui qu'elle attend de vous dévouement et sacrifice, et qu'à la suite d'un roi populaire, vous ne trouvez plus à glaner des titres et des honneurs dans l'intrigue et la corruption, comme au temps des orgies de la régence et des infamies du parc aux cerfs.

LE MARQUIS.

Mes lettres, vous avez mes lettres, monsieur.

ROBERT.

Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Ne faites pas l'ignorant à cette heure; vous vous êtes trahi deux fois. Vous aurais-je écouté avec tant de patience, si je n'avais compté sur votre indiscretion? Est-ce que je défends les vices et les abus de l'aristocratie par hasard? Mais il s'agit de mes lettres et non de vous réfuter... sans cela... logique, expérience, j'aurais, j'ai tout pour moi. L'hérédité, n'est-ce pas la loi de la vie? L'inégalité, n'est-ce pas la loi des êtres? Donc il faut une organisation au corps social, une hiérarchie... une noblesse... [Aveugles! Ne voyez-vous pas que de toutes les formes gouvernementales, celle que je défends est la plus propre aux grandes entreprises et aux conquêtes durables? Inconséquents!] si vous nous renversiez aujourd'hui, dès demain vos mains impatientes élèveraient à notre place une aristocratie sans passé, sans racines, plagiaire et bâtarde. Notre principe est si impérieux que vous ne pourriez nous survivre un jour qu'à condition de nous parodier... Mais, encore une fois, répondez-moi donc, répondez : mes lettres, qu'avez-vous fait de mes lettres ?

ROBERT.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

LE DERNIER MARQUIS.

LE MARQUIS.

La marquise vous a remis des papiers qui m'appartiennent. (Mouvement de Robert.) Ah! vous ne niez plus maintenant.

ROBERT.

Puisque vous savez...

LE MARQUIS.

Oui, je sais qu'un intrigant s'est glissé chez moi pour surprendre la confiance de ma femme et de ma fille; je sais qu'afin d'empêcher un mariage qui me convient, il voudrait rendre publiques des lettres scandaleuses; mais je sais aussi que je ne lui en laisserai pas le temps.

ROBERT.

C'est un dépôt que je ne remettrai qu'à celle qui me l'a confié.

LE MARQUIS.

C'est un vol que vous allez me restituer sur-le-champ, de gré ou de force.

ROBERT.

Vous ne l'aurez qu'avec ma vie.

LE MARQUIS.

Je vous l'achèterai au prix de la mienne.

ROBERT.

Vous mesurer avec un plébéien, vous !

LE MARQUIS.

Je vous tiens pour noble.

ROBERT.

Mais votre âge...

LE MARQUIS.

D'un côté la jeunesse, de l'autre l'expérience : la partie est égale.

ROBERT.

Non, monsieur, non; je ne me battraï pas.

LE MARQUIS.

Mais tu es donc aussi lâche qu'insolent ?

ROBERT.

Épargnez-vous des injures inutiles.

LE MARQUIS.

Et moi qui te croyais du courage!... mais tu ferais rougir ton père, s'il te connaissait...

ROBERT.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Car on m'a dit que tu devais le jour au déshonneur de ta mère.

ROBERT.

Taisez-vous ! taisez-vous !

LE MARQUIS.

Tu as secoué le joug de l'esclavage, il te reste à effacer de ton front le sceau de la honte...

ROBERT.

Venez donc, venez.

LE MARQUIS.

A la bonne heure !

ROBERT, à la porte du fond,

Mais comment sortir? la cour et l'escalier sont remplis de monde.

M^{me} BRÉHAN.

Qui me veuge trop aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Comme vous avez dû le haïr ?

M^{me} BRÉHAN.

Pas autant que je l'aurais voulu. Malgré ses erreurs et ses fautes, c'est un homme si supérieur.

LA MARQUISE.

Oui, depuis un mois bientôt qu'il est dans une position nette et franche, sous le coup d'une accusation capitale, haï par les uns, trahi par les autres, dans sa prison comme dans ses interrogatoires, n'a-t-il pas déployé le plus mâle courage et la grandeur d'âme la plus admirable ?

M^{me} BRÉHAN.

Que d'expiation dans une pareille conduite !

SCÈNE II.

LA MARQUISE, M^{me} BRÉHAN, DANIEL, MARGUERITE.

LA MARQUISE.

Des nouvelles du tribunal !

M^{me} BRÉHAN.

Daniel, que viens-tu nous apprendre ?

DANIEL.

Hélas ! MM. du Châtelet ont été d'une barbarie... Il est vrai, à défaut de preuves, toutes les apparences étaient contre M. de Lorges. Ce misérable Dominique ! non content de dénoncer son maître, n'a-t-il pas livré ses papiers les plus secrets, jusqu'aux billets dont le marquis le chargeait et qu'il avait détournés pour le trahir un jour ! M. de Lorges, trop fier pour désavouer son écriture, n'a pas même daigné se défendre. Ses juges, intimidés par l'exaspération de la populace et de la commune, n'ont pas osé l'absoudre.

M^{me} BRÉHAN.

Et ils l'ont condamné ?

DANIEL.

A mort.

M^{me} BRÉHAN.

A mort !

LA MARQUISE.

Où l'a-t-on conduit ?

DANIEL.

Attendez, madame, il va venir.

M^{me} BRÉHAN.

Où sommes-nous donc ?

LA MARQUISE.

A l'Hôtel-de-Ville.

DANIEL.

M. Robert m'avait chargé de vous amener ici ; c'est la dernière chambre qu'occupera peut-être...

M^{me} BRÉHAN.

Comment !

DANIEL.

Car c'est ce soir.

MARGUERITE et M^{me} BRÉHAN.

Ce soir !

DANIEL.

A quatre heures sonnantes.

MARGUERITE, bas, à Daniel.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

DANIEL.

Mais l'assemblée ne permettra pas qu'un de ses membres... M. l'abbé Leguen est aux états, et y parle en ce moment pour son ami. Votre mère, madame, et votre fille, conduites par M. Bréhan, sont allées se jeter aux pieds du roi. Vous le voyez : nous avons mille raisons d'espérer. Mais M. de Lorges arrive... il n'est pas seul... M. de Kerengal est avec lui. Éloignez-vous, jusqu'à ce qu'il soit libre.

LA MARQUISE.

Allons, madame, allons prier pour lui.

(Elles sortent par la porte de gauche ; Daniel se retire dans le fond, pendant l'entrée du marquis, puis il sort par la droite.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Je le répète, monsieur le comte ; la royauté n'a pas deux voies à suivre, céder ou combattre, résister sans faiblesse, sans relâche, au torrent qui l'entraîne, ou épouser la réforme, franchement et sans arrière pensée. Hésiter entre ces deux voies, passer de l'une à l'autre, c'est se perdre à coup sûr, et se perdre petitement, misérablement. Prendre une de ces voies, y persévérer avec obstination, c'est affronter mille périls, je le sais ; mais la victoire y est possible et la défaite y serait glorieuse.

LE COMTE.

Vous croyez donc, monsieur le marquis ?...

LE MARQUIS.

C'est la politique que j'allais inaugurer au pouvoir. Mais vous n'avez pas voulu... car je ne m'y trompe pas... si je succombe à la veille du triomphe, c'est moins sous la colère du peuple que sous la jalousie de la cour. Oui, monsieur, après m'avoir compromis par votre alliance, vous m'avez livré bassement à la haine du Châtelet.

LE COMTE.

C'est une supposition gratuite.

LE MARQUIS.

Non, monsieur, non ; mais laissons cela... il ne s'agit plus de moi... il s'agit de la France et... (Daniel entre.) Qu'est-ce, Daniel ?

LOUISE.

Oh !

LE MARQUIS.

Le comte de Kerengal...

LOUISE.

Dieu soit loué ! tout n'est pas encore perdu !

LE COMTE.

Non, mademoiselle, et j'assurais votre père...

LOUISE, passant entre le marquis et le comte.

Monsieur, attachez-vous toujours autant de prix à l'alliance projetée entre vous et la fille de M. de Lorges ?

LE COMTE.

Toujours, mademoiselle, et sans des préoccupations douloureuses...

LOUISE.

Eh bien ! monsieur le comte, vous êtes tout-puissant à la cour, obtenez la grâce de mon père, et ma main est à vous.

LE MARQUIS.

Y penses-tu, ma fille ? te sacrifier ! et pour qui ?

LOUISE

Pour mon père ; c'est mon droit autant que mon devoir !

LE MARQUIS.

Mais tu serais malheureuse !

LOUISE.

Dieu me soutiendra.

LE MARQUIS.

Plus malheureuse que ne l'a été ta mère !

LOUISE.

Oh ! monsieur est gentilhomme.

LE MARQUIS.

Pauvre innocente ! on voit bien que tu ne sais pas ce que sont nos gentilshommes d'aujourd'hui ; des courtisans incapables de rien apprendre et de rien oublier. Et quand, par hasard, il se rencontre parmi eux un homme de cœur, de tête et de main, qui, comme moi, tente tout pour les sauver, eh bien ! ils en sont jaloux, ils l'appellent apostat : apostat parce qu'il pense, parce qu'il marche, parce qu'il agit. Ils ont fait de l'ignorance et de l'immobilité je ne sais qu'elle divinité jaiouse : aussi nomment-ils l'intelligence impiété, et le mouvement apostasie. Regarde, comme ils m'ont abandonné ! Ne devinez-tu pas que la colère du peuple n'est qu'un instrument dont ils se servent pour m'immoler ? Qu'ils y prennent garde, les aveugles ! quand une fois il aura goûté de notre sang, malheur à eux ! malheur à eux !

LOUISE.

Taisez-vous, mon père, taisez-vous ; mais vous voulez donc vous enlever à plaisir votre dernière chance de salut ?...

LE COMTE.*

Rassurez-vous, mademoiselle : je vais prouver à

* Le marquis, Louise, le comte.

votre père, comment un gentilhomme se venge, en faisant tout pour obtenir sa grâce !

LOUISE.

Bien vrai, n'est-ce pas ? sauvez-le pour l'honneur de votre parti et pour l'amour de moi.

(Le comte sort par la droite.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LOUISE,

LA MARQUISE, qui a entendu les dernières paroles de Louise.

Ma fille !

LE MARQUIS.

Elle est digne de vous madame. Merci, Louise, tu viens de me faire goûter la plus innocente et la plus délicieuse des joies. Malheur à moi qui ai dépensé ma vie, sans soupçonner ce qu'il y a de félicités saintes dans la famille, et qui ne m'en doute qu'au moment d'expirer !

LOUISE.

Espérons encore...

LE MARQUIS.

Il est trop tard. Parlons de toi... de Robert ! j'ai deviné... vous l'aimez donc bien, mademoiselle ?

LA MARQUISE.

Plus qu'elle ne pense, la pauvre enfant !

LE MARQUIS.

Ne rougis pas, Louise ; il est digne de toi : ton amour pour M. Bréhan...

LOUISE.

Plus bas, monsieur, plus bas ; le voici.

LE MARQUIS.

Ah ! le ciel me devait cette consolation.

LA MARQUISE.

Silence, monsieur, cette enfant doit ignorer toujours...

LE MARQUIS.

Éloignez-vous donc, un instant. Ce secret m'étouffe... vous ne voulez pas que je meure sans prononcer un nom, qui est une justice pour Robert, et un bonheur pour moi.]

(Elles sortent par la gauche.)

SCÈNE VII.*

LE MARQUIS, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Monsieur !... mais, Robert, nous sommes seuls.

A la représentation, outre les coupures déjà indi-

L'ABBÉ.

Vous avez été bien coupable, et vos fautes...

LE MARQUIS, montrant la porte de gauche.

Vous les connaissez toutes : elles sont là vivantes...

ROBERT, sur le seuil de cette porte.

Et priant pour vous.

L'ABBÉ.

Mon frère, au nom du Dieu d'amour et de miséricorde, je vous [absous et vous] bénis.

(Quelques hommes paraissent à la porte de droite.)

ROBERT.

Ah !

LE MARQUIS.

Voici l'heure du départ ; je suis prêt. (Il va pour sortir.)

L'ABBÉ.

Est-ce que nous nous quitterons ainsi, Arthur ? Ce n'est plus le député, ce n'est plus le prêtre qui te parle : c'est ton camarade d'enfance qui te tend les bras une dernière fois.

LE MARQUIS.

Mon ami !

L'ABBÉ.

Mon frère !

LE MARQUIS, quittant les bras de l'abbé et s'adressant à Robert.

Mon fils, j'ai songé à toi et à ta mère : tiens... (Il lui remet un portefeuille.) Ton amour pour Louise, je ne l'ignore pas. Aimez-vous, vous le pouvez. J'approuve votre mariage à une condition : promets-moi de la remplir.

ROBERT.

Je le jure.

LE MARQUIS.

C'est que tu prends mes armes, mon titre, mon nom.

ROBERT.

Marquis de Lorges ?

LE MARQUIS.

Non, comte de Plélo... Et maintenant, à revoir... Du courage, vous êtes des hommes, vous ; mais là... Consolez-les... Allons, pas de faiblesse : je vais protester jusqu'au bout de mon sang contre ces doctrines plébéiennes... Immolez-nous, messieurs les tribuns : nous vous prouverons jusque sur vos échafauds que c'est encore un mensonge que votre égalité devant la mort. Vous commencez comme des bourreaux, et nous tombons comme des martyrs.

(Il sort par la droite.)

L'ABBÉ, se dirigeant vers la porte de gauche.

Mon Dieu ! soutiens-moi dans ma tâche douloureuse !...

ROBERT, à Daniel, qui est entré avant la sortie du marquis.

Daniel, je me suis engagé hier, et je pars demain.

DANIEL.

Vous, maître !

ROBERT.

A chacun sa part dans le sacrifice qui commence : aux femmes, les larmes et la prière ; à eux la tribune et l'échafaud ; à nous les champs de bataille !

FIN DU DERNIER MARQUIS.